

D

Lettres québécoises Page D 3
 La chronique de
 Robert Lalonde Page D 4
 Le feuilleton Page D 5
 Littérature française D 6
 Essais québécois Page D 7



Duane Michals Page D 9
 Formes Page D 10

Serge Lamothe

La dérive d'une génération flouée

Un homme, visiblement de vilaine humeur, s'enferme dans une chambre d'hôtel. Il voulait la 22, celle où il a vécu des moments lancinants, inoubliables, mais elle est occupée. Il s'installe dans la chambre voisine. Vérifie le mécanisme de son pistolet Beretta 9 mm, pose un sac de poudre à portée de sa main, s'assure qu'il a des réserves suffisantes d'alcool. Il guette et il réfléchit. Qui sont ces «autres» qui le traquent? Quel est ce «Plan» parfaitement au point qu'il s'apprête à exécuter?

ROBERT CHARTRAND

Le premier roman de Serge Lamothe démarre comme un polar, mais pour l'essentiel, il se situe sur un tout autre registre. «Ce climat de roman policier, c'est simplement le cadre du récit. J'ai trouvé, après avoir beaucoup cherché, que c'était l'armature qui convenait au propos du livre. Et par la suite, tout le reste est venu.»

Le reste de *La Longue Portée*, qui est aussi son cœur, c'est une longue lettre, entrecoupée de réflexions sur le vif, que Charles Godin écrit à son fils Simon qu'il n'a pas vu depuis plusieurs années. «Il veut se raconter à son fils et, ce faisant, reconstituer sa vie, y mettre un peu d'ordre. Et offrir à Simon des références, des clés dans l'espoir qu'il se tire mieux d'affaire que lui.»

Charles Godin est né au tout début des années 60, comme son auteur, qui ne proteste pas contre la coïncidence: *La Longue Portée* est, pour une bonne part, un roman autobiographique. «Je ne crois pas en la fiction pure qui ne s'appuie sur une façon d'appréhender le monde. Si on excepte cette fable des enfants-lumière que raconte le personnage de Nadia, le reste du récit s'inspire de la réalité. Mais elle est travestie, trafiquée, si bien qu'en cours de rédaction, je me suis surpris à ne pas pouvoir départager la part de fabulation et celle de l'authenticité dans ce que j'étais en train d'écrire.»

Un entre-deux

Le personnage principal raconte donc sa jeunesse, sa famille; ce père absent à lui-même eu des parents qui ne se sont guère occupés de lui. «En effet, dans le livre, d'une génération à l'autre, les parents sont absents, comme s'il y avait là une loi des séries. Et chaque fois, ce sont les grands-parents qui prennent la relève. Ça, c'est en tous cas symptomatique de ma génération, ou plutôt d'un segment de celle-ci: ceux qui sont nés vers 1960. Ils sont le wagon de queue des "baby boomers" et n'appartiennent par tout à fait à la génération X. Plusieurs d'entre eux sont les enfants que les baby boomers ont eus

VOIR PAGE D 2: DÉRIVE

LIVRES

Avec le *Dictionnaire des lieux imaginaires*, Alberto Manguel écrit la géographie d'un univers plus réel que la réalité: les mondes et les lieux de la littérature.

RÉMY CHAREST

Les plus beaux voyages sont peut-être ceux qu'on rêve ou, à tout le moins, ceux qu'ont rêvés pour nous les auteurs de notre littérature, créateurs d'une infinité de lieux imaginaires allant de la cité à la péninsule en passant par la montagne, la planète ou le pays, créés de toute pièce pour notre bon plaisir et pour la bonne marche des récits. Quand ils sont bien faits, ces nouveaux mondes ont autant de réalité que le nôtre, comme en témoigne avec force le *Dictionnaire des lieux imaginaires* d'Alberto Manguel et Gianni Guadalupi, où les auteurs recensent par centaines les lieux d'atterrissage de l'esprit humain, avec cartes et illustrations à l'appui.

Guide immense du voyage intérieur, ce dictionnaire inusité trouve enfin (grâce au succès considérable de la tout aussi originale *Histoire de la lecture* publiée par Manguel) une édition française chez Actes Sud, après des développements et transformations qui se sont étalés sur plus de vingt ans. Après l'exploration de la chronologie de la lecture, les lecteurs francophones peuvent maintenant explorer la géographie, tant humaine que physique, de la lecture.

Le réel amélioré

Cette aventure encyclopédique commence vers la fin des années 70 alors qu'Alberto Manguel, de passage en Italie au fil d'un parcours qui l'a mené, depuis sa naissance, d'Argentine en Israël et de Tahiti au Canada, retrouve chez un dénommé Gianni Guadalupi une même affection profonde pour le réalisme bien particulier des univers inventés. «Nous respectons tous deux l'imaginaire comme du réel», explique Manguel, qui était l'un des invités d'honneur du Salon du Livre de Montréal. *Ceci nous permettait d'aborder les livres comme des chroniques de voyage. Le but, pour nous, était de reconstruire les lieux suivant la logique du récit.*

On pourrait croire, à première vue, que cette envie était fortement liée à la vie de voyageur d'Alberto Manguel, à cette découverte de nouveaux espaces

VOIR PAGE D 2: GÉOGRAPHIES



M.SOWA

LES BONS LIVRES
EN FORMAT DE POCHE

BQ

En vente chez votre libraire
 Catalogue complet : www.livres-bq.com

Michel Tremblay
C'tà ton tour,
Laura Cadieux



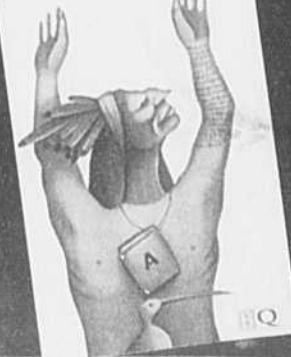
Stanley Péan
La plage
des songes



Jacques Ferron
Escarmouches



François Barcelo
La tribu



LIVRES

DÉRIVE

«J'ai voulu montrer des jeunes qui s'adonnent à des expériences-limites»

SUITE DE LA PAGE D 1

par erreur, ou alors qu'ils étaient trop jeunes pour s'en porter responsables. C'est une sous-génération coincée entre les deux autres, qui a grandi dans les bras de l'État-Providence et qui, une fois adulte, a constaté qu'on ne lui avait laissé que des miettes.»

La cohorte de Serge Lamothe et de ses personnages aurait donc été aussi mal aimée que peu préparée à affronter la vie? «Nous avons grandi en nous faisant seriner un double refrain. Il y avait une promesse et une menace: celle de la société des loisirs pour tous, et la certitude imminente de l'holocauste nucléaire. Or, nous avons compris plus tard que la première était un canular, et l'autre un mauvais pronostic.» Et entre-temps, comme les personnages

du roman de Lamothe, ces jeunes s'appliquaient surtout à cultiver une douce insouciance.

«En fait, on nous a appris à ne pas nous sentir impliqués: à quoi bon se préparer au travail, puisqu'il allait devenir obsolète, et pourquoi s'en faire avec l'avenir puisque la planète allait sauter incessamment?»

Il n'empêche que le jeune Charles Godin se pose de vastes questions auxquelles il espère trouver des réponses en faisant des études de sciences religieuses, et il se fabrique une famille d'emprunt au sein d'une commune, dans les Cantons de l'Est, la «Tribu», où on s'adonne jusqu'à la défonce à diverses drogues.

«J'ai voulu montrer des jeunes qui s'adonnent à des expériences-limites. Ce n'est pas pur désaveuement; ils ont un

idéal, qui est de s'évader d'un réel qui leur paraît plat et borné. Et leur quête d'absolu, ils la poursuivent par la drogue et en se référant à diverses religions qu'ils explorent sans trop de conviction, en s'intéressant à leurs rêves qu'ils se racontent, espérant y trouver un sens caché, une dimension nouvelle à l'existence.» Leurs références sont pour le moins hétéroclites: ils lisent et citent pêle-mêle Carlos Castaneda, Marcel Proust, la Bible ou la Bhagavad-Gîtâ. «C'est une autre de leurs caractéristiques, de pouvoir passer sans transition d'un registre à un autre.»

Ces jeunes ont également été les premiers «à être abreuvés de télévision jusqu'à plus soif», comme le dit le romancier. Dans un des épisodes du livre, Godin se rappelle avoir vu tout enfant l'assassinat du président John Kennedy en direct à la télé, et de la réaction qu'avait eue sa mère, «Il y a beaucoup d'indicible autour de cet événement. Ça été un véritable traumatisme qui, pour certains, a duré des années.»

Fascination

Le père raconte aussi à son fils l'histoire tragique de son amour pour Nadia, cette jeune fantasque qui faisait aussi partie de la commune. Elle était la maîtresse en titre de Stephen Galacy — quel nom prédestiné! —, un garçon séduisant que Charles lui-même admirait beaucoup: Galacy était à la fois une idole et un concurrent.

«C'est un des moteurs du roman, cette fascination de Charles pour Galacy. Il l'a aimé, puis s'est senti trahi par lui. Ce triangle amoureux et tragique entre Charles, Nadia et Stephen est au centre du roman, qui est avant tout une histoire d'amitié, de fidélité et de trahison. D'ailleurs, tous les personnages sont marqués par la duplicité. Charles se dit faible, alors qu'il est le seul à rester avec Nadia; et Nadia, qui est éprise d'absolu et de merveilleux, a une innocence qui n'exclut pas le goût de la luxure. Charles parle d'ailleurs de sa lubricité d'écolière...»

Le triangle amoureux est inévitable, comme les triades familiales: Charles et Nadia ne pourront vivre avec leur fils Simon, pas plus que leurs propres parents ne sont restés avec eux. Et dans la dernière partie de *La Longue Portée* — le livre lui-même est divisé en trois «Tiers» —, nous voici dans les

années 90: Charles Godin, écorné de la dérive de sa vie, suit une cure de désintoxication, une de ces thérapies où les patients sont menés à la dure. Serge Lamothe sait de quoi il parle.

«Il y a au Québec deux maisons de ce genre. Ce sont des thérapies longues, de six à huit mois, pour les toxicomanes qui ont tout essayé auparavant. C'est leur dernière chance. Le taux de réussite y est infime: 5% des patients s'en sortent vraiment. J'ai trouvé intéressant de montrer de l'intérieur ce milieu assez secret, que le public connaît mal. Imaginez une centaine de junkies, très abîmés, qui vivent ensemble et se racontent ce qu'ils ont fait de pire. J'ai voulu en faire un portrait fidèle, mais en désamorçant la dureté de la situation avec des épisodes cocasses.»

Trahison

Après la «Tribu» fraternelle de la commune, voici la tribu sauvage dont la plupart des membres sont incapables de tenir parole: comment s'en étonner alors qu'ils ont eux-mêmes été trahis dès le départ? Serge Lamothe parle à la fois de ses personnages et de sa propre génération: «Il y a eu tant de promesses non tenues qu'ils y voient une véritable malédiction. Franchement, il y en a marre de cette culture du compromis, de cette tiédeur qui règne, où tout est ni oui, ni non, où tout ce qui est passionné devient suspect. Et nous avons cette impression que tout le monde, mais alors là, TOUT LE MONDE a quelque chose à nous vendre!»

«Le plus navrant, ce n'est pas l'objectif de tous ces vendeurs plus ou moins déguisés, mais l'obligation qu'ils se croient de nous prendre pour des imbéciles. Je crois qu'il y a quelque chose d'insoufflé dans ma génération, une soif qui n'a pas été éteinte. On commence à entendre sa voix, chez des écrivains comme Pierre Yergeau ou Gaëtan Soucy. On voit dans leur écriture, dans leur imaginaire, un refus des compromis et des compromissions.»

Serge Lamothe a des solidarités littéraires prestigieuses. Sa *Longue Portée*, au-delà des confidences et de la part autobiographique, est un solide premier roman.

LA LONGUE PORTÉE

Serge Lamothe
L'instant même, Québec,
1998, 206 pages

GÉOGRAPHIES

Un ouvrage d'une amplitude étonnante où le plaisir de la lecture est immédiatement perceptible

SUITE DE LA PAGE D 1

qui le conduisait assez naturellement vers les espaces de la littérature. Pourtant, il n'en est rien, si on se fie à l'auteur et surtout, au style de vie très contraire du co-auteur de l'ouvrage: «Il doit y avoir un rapport entre la lecture et le voyage dans ma vie, mais pas comme source de dictionnaire. Gianni Guadalupi, qui en a eu l'idée originale et avec qui j'avais entrepris le projet dans les années 70, déteste voyager. Il ne voyage vraiment jamais. Il a une petite maison à la campagne, près de Milan, héritée de sa mère, et il ne va presque jamais en ville. Notre point commun, c'était vraiment la littérature. Nos petits trésors cachés étaient les mêmes.»

Loin de se limiter à une perspective touristique, la démarche permettait donc plutôt d'élargir la perspective sur les ouvrages consultés. Pour illustrer cette idée, l'auteur du *Dictionnaire* fait référence à une pièce qu'il avait vue dans les années soixante en Argentine: «C'était une pièce sur Dracula, mais jamais on ne voyait ce personnage apparaître durant la pièce. Un tel procédé permet de voir ce qu'il y a autour. C'est la même chose pour le dictionnaire. Il est intéressant pour le lecteur de retrouver les œuvres par les lieux, sans passer par le récit.»

De cette démarche, les deux compagnons de route tirent d'abord, en 1981, un *Guide de nulle part et d'ailleurs*, compilant avec un plaisir presque maniaque les lieux en tous genres, de l'Utopie de Thomas More à la Terre du Milieu de Tolkien en passant par le Pays Imaginaire où s'envole Peter Pan, l'île de la Tempête de Shakespeare, le pays d'Oz et bien d'autres encore, tirés autant d'ouvrages fondamentaux et mondialement connus que de manuscrits obscurs, reposant tranquillement sur les rayons des bibliothèques nationales. En 1987, le livre se cristallise en un *Dictionary of Imaginary Places*, volume grand format, abondamment illustré, aux allures d'encyclopédie et de beau livre, tout autant que de dictionnaire proprement dit.

La version 1998 de l'ouvrage est en fait une version réduite de cette édition principale, autant par son format plus standard que par le nombre un peu plus restreint d'entrées.

Ce changement, Manguel l'explique par une volonté de tenir le livre dans un format similaire à ce-

lui de *Histoire de la lecture*, mais aussi par la multiplication des ouvrages à grand format sur des thématiques relativement excentrées là où, au moment de la première publication, ce genre d'ouvrage était à peu près inexistant. S'il peut sembler avoir perdu un peu de son envergure pour ceux qui en ont connu l'état précédent, le *Dictionnaire* reste tout de même un ouvrage d'une amplitude étonnante, où le plaisir de la lecture, de la découverte des nouveaux mondes est immédiatement perceptible.

Comme l'explique l'auteur: «La géographie imaginaire est un reflet du monde réel, mais un reflet amélioré, transformé, et pas seulement consciemment. Il s'agit de la création de lieux imaginaires où l'histoire semble pouvoir prendre son envol.» Un tel effort est toutefois fort exigeant, souligne-t-il: «L'auteur de science-fiction Ursula K. Le Guin dit que les règles de la fiction sont plus rigoureuses que celles du réel. Si on décide que le ciel est vert, il y aura des conséquences sur tout le récit, par la couleur que prendront tous les objets, etc. Il y a une logique qui doit s'imposer et à laquelle on devient contraint.»


Les façons dont les auteurs de tous pays et de toutes époques ont répondu à ces exigences logiques sont carrément innombrables. Parfois légères et fantaisistes, parfois sérieuses et calculées jusque dans leurs moindres recoins, leurs inventions démontrent sans cesse la portée de l'imagination humaine. On y démontre peut-être même la supériorité des réalités imaginaires sur la réalité... réelle. Le voyageur qui veut explorer la planète évolue dans un monde fini, un environnement dont les limites sont mesurables et dont les paramètres sont fixes. Le voyageur de l'imaginaire, lui, peut renouveler sans cesse les territoires ouverts par son esprit et par celui des autres. Libérée des lois de la physique, la planète littérature peut grandir et se remodeler à l'infini.

DICTIONNAIRE

DES LIEUX IMAGINAIRES

Alberto Manguel et Gianni Guadalupi. Traduction de l'anglais par Patrick Reumaux, Michel-Claude Touchard et Olivier Touchard Leméac/Actes Sud, Montréal / Arles, 1998, 550 pages

LIBER



156 pages, 21 dollars

Onnig Beylerian

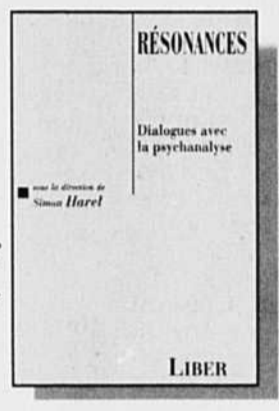
Accords et impasses

Introduction à la négociation internationale par la simulation

sous la direction de Simon Harel

Résonances


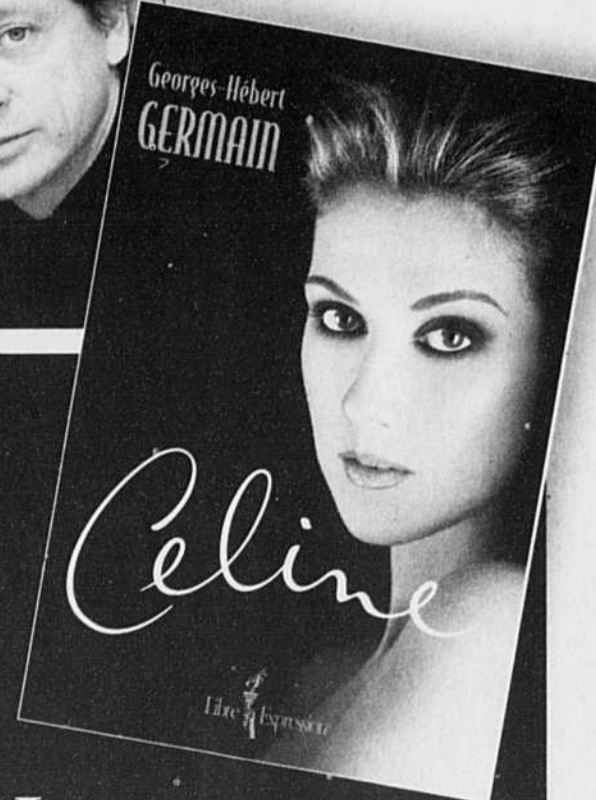
Dialogues avec la psychanalyse



350 pages, 30 dollars

Libre Expression


GEORGES-HÉBERT GERMAIN
lauréat du prix
La Plume d'Aronde

LE LIVRE le plus réclamé par les abonnés de la Magnétothèque au cours de 1998 a valu à son auteur de recevoir le prix *La Plume d'Aronde* qui témoigne de la popularité d'un auteur auprès d'un public bien particulier: celui des personnes aveugles et malvoyantes qui ont accès aux livres-cassettes de la Magnétothèque.

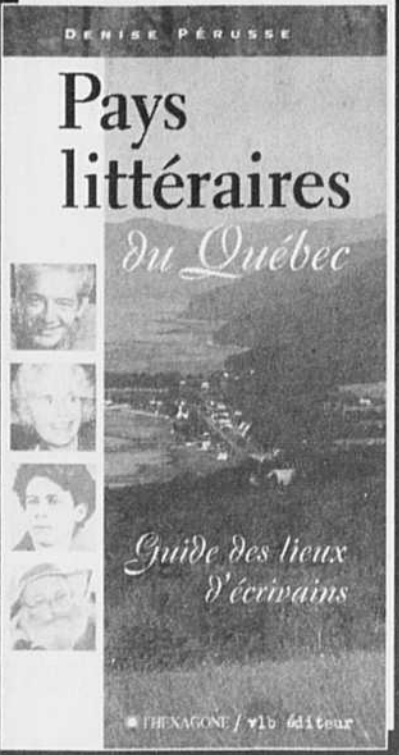
EN VENTE PARTOUT

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5



DENISE PÉRUSSE

UN GUIDE UNIQUE QUI CONDUIT LE LECTEUR-VOYAGEUR DANS PLUS DE TRENTE LIEUX LÉGENDAIRES DE NOTRE LITTÉRATURE.



384 pages, 32,95 \$
nombreuses photographies en couleurs

LE GROUPE VILLE-MARIE LITTÉRAIRE

• l'HEXAGONE / vlb éditeur

La passion de la littérature

La bonne idée?

Les certificats-cadeaux de la librairie Gallimard

3700 boul. St-Laurent, tél. : 499-2012

CAROLE DAVID

La Maison d'Ophélie






La Maison d'Ophélie explore la frontière qui sépare la vie normale du chaos.

54 p., 12,95 \$

CLAUDE BEAUSOLEIL

Le Chant du voyageur

Une méditation sur cette question qui demeure énigmatique: qu'est-ce qu'un poète?

294 p., 16,95 \$

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

L'involution tranquille

PREMIÈRE JEUNESSE

Jean Larose
Leméac, Montréal, 1998, 307 pages

Jean Larose est un intellectuel — il est professeur de littérature à l'Université de Montréal — qui sait se faire polémiste pour dire ses convictions. *La Petite Noireur* et surtout *L'Amour du pauvre*, parus chez Boréal en 1987 et en 1991, ont créé des remous: Larose y assimilait l'égalitarisme à l'équarrissage pour tous et critiquait assez plaisamment le faux progressisme des pédagogues de la participation et de la créativité, de même que la fauîté de tous ceux qui, dans les médias, propagent ce qu'il a appelé la «contre-culture de consommation». Il a répliqué à certains de ses détracteurs dans *La Souveraineté rampante*, un pamphlet paru en 1994.



Robert Chartrand

Un roman complexe d'une cohérence remarquable

François, se remémore aujourd'hui cette époque où il était un jeune collègue plein de morgue, brillant élève mais forte tête, cultivant avec son ami Aurélien une originalité un peu hautaine. Ils affichent leur amitié toute particulière; leur connivence paraît telle qu'on leur soupçonne une intimité sexuelle. Vont-ils jusque-«là»? Ils sont en tout cas plutôt fiers de leur réputation sulfureuse et jouent un peu à l'entretenir. Entre ou parmi eux, Solange, une jeune fille qui affiche une sensualité débridée et dont ils se partagent les faveurs. Mais elle est trop sauvage pour n'être qu'un objet; ils préfèrent se dire «les metteurs en scène du spectacle renversant de son plaisir». Et il y a Claire, la plus fantasque d'eux tous, qui s'offre à François, se disant venue au monde pour le préparer à connaître la femme de ses rêves; elle avait «une manière de monter en épingle les mots rares de préférence aux ordinaires, de s'acharner sur eux, d'en déplier et faire sonner jusqu'aux syllabes muettes, presque de faire entendre le s du pluriel, qui était exaspérante, mais qui étonnait comme une série de coups de théâtre».

Ce qui lie d'ailleurs ces quatre jeunes gens, c'est notamment une propension à la théâtralité qu'ils manifestent dans leurs gestes, leurs paroles et leurs rêves. Sans doute un peu poseurs, ils ont besoin d'afficher leur individualité, de projeter la révolte qui gronde en eux contre l'ordre établi où ils ont été formés. Pour marquer par la dérision leur distance par rapport aux autres, ils se fabriquent une prononciation qu'ils baptisent le «romain», parodie de cet accent ronflant, nasillard si répandu dans le clergé de l'époque. Et ils se moquent du paternalisme onctueux des adultes, tous personnages ridicules à leurs yeux, qu'ils voient venir avec leurs gros sabots.

Tous quatre fascinés par la sexualité dont ils sentent bien la charge subversive, leur imaginaire nourri des œuvres de poètes «aériens» — Saint-Denis Garneau, Rimbaud, Nerval —, ils entendent choquer pour de bon leur entourage. François et Aurélien, chacun de son côté, préparent un coup d'éclat qu'ils espèrent aussi spectaculaire que possible. Ils ont en eux les instruments de leur révolte. Aurélien va réussir le sien: ce sera un happening assez semblable à celui qu'avait monté à l'époque l'artiste américaine Carole Schneemann et qui s'intitulait *Meat Joy*.

François, lui, sera moins heureux. La pièce de théâtre scandaleuse qu'il avait longuement préparée va tourner en fête bruyante et consensuelle. Car

entre-temps, la modernité a envahi le collège. L'ironie, la distance critique n'ont plus cours.

Sensation immédiate

Voici venu brusquement, dans le petit milieu du roman comme un peu partout en Occident, le règne de la sensation immédiate, de ces valeurs dominantes qu'en 1981 Jean Larose avait relevées, dans *Le Mythe de Nelligan*: croyance dans une jouissance non différée, triomphe du naturel et de la simplicité, exaltation du «spontané», de l'«enfantin» contre ce qui est intellectuel ou de l'ordre du langage.

Le personnage principal de *Première Jeunesse* n'est pas nostalgique de l'ancien régime, mais il aurait bien aimé qu'on le bouleverse autrement. Du nouveau, il constate les dégâts un peu partout autour de lui: la langue à la mode est une sorte de sabir primitif, les animateurs de radio qui parlent de tout en ayant l'air de s'y connaître sont jugés géniaux — ici, c'est Michel Desrochers qui écope —; les professeurs ont cédé le pas aux pédagogues éperdus de méthodes «nouvelles»; les adultes se mettent à jouer aux copains avec la jeunesse. Dans ce bilan que fait le narrateur de la nouvelle modernité, le polémiste Larose a pris la place du romancier...

Cette chronique parfois carnavalesque du passage affolant d'un monde à un autre est enchâssée par de courts chapitres, en italiques, sortes de fragments d'un discours amoureux absolu où François rend hommage à la femme qui l'a fait naître, femme idéale, éthérée, qui l'aurait mené au paradis et dont il s'est détourné pour retomber dans l'enfer de sa solitude. Que penser de ces chapitres énigmatiques? Repré- sentent-ils, sur un registre quasi my-

LAROSE

PREMIÈRE JEUNESSE



thique, la quête amoureuse qui circule dans tout le roman, ces rapports complexes de François avec Solange et Claire, mais aussi avec sa propre mère? En reconnaissant dans ses propres traits sa ressemblance avec celle-ci, est-il capable désormais de devenir amoureux d'une autre femme?

Risquons ceci: *Première Jeunesse* laisserait entendre que les rapports amoureux, comme la conduite de la vie, comme la littérature, reposent sur une distance nécessaire sans laquelle il n'est pas de compréhension possible. Le roman de Jean Larose est complexe et d'une cohérence remarquable. Sa langue est parfois altière, de même que ses jeunes personnages de jeunes sont pleins d'orgueil; ils se rendent coupables avec superbe de ce péché magnifique, le premier des sept péchés capitaux, celui dont s'était rendu coupable Lucifer: ils péchent contre Dieu lui-

LITTÉRATURE JEUNESSE

Entre souris et chat

Des histoires écrites de la grande manière

DOUZE HISTOIRES POUR LES ENFANTS

Lise Jutras
Guérin, Montréal, 1998, 51 pages

LE DEVOIR

Il fut un temps où les contes pour enfants étaient écrits selon un scénario connu: l'histoire se devait d'être simple et témoigner d'une capacité, chez les protagonistes, d'exprimer la bonté et la compréhension. Plus important encore, il fallait surtout, en ce qui concerne l'écriture, que le texte soit clair, la phrase bien construite et que le discours, lorsque familier, soit rendu sans que ne soit opéré d'accroc à la syntaxe, à la grammaire ou au dictionnaire de la langue française.

C'est à cette tradition de bon goût que Lise Jutras souscrit pour son petit livre *Douze Histoires pour les enfants*,

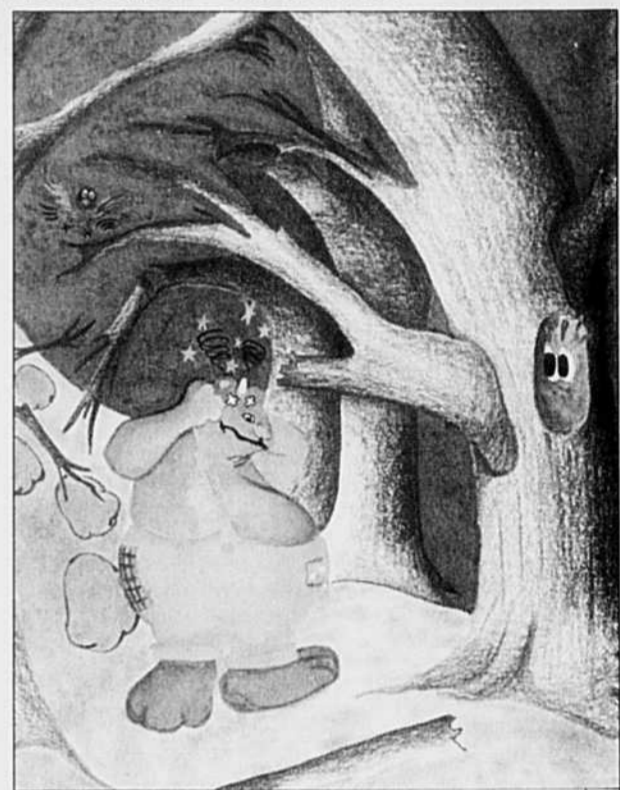
qui vient de paraître chez Guérin accompagné d'illustrations signées par Sylvie Jutras.

Pour cette publication sont donc appelés à la barre souris, chats, ours ou lapins auxquels se joignent sorcières et singes. Dans toutes leurs aventures, rien n'est construit de façon à dérouter l'enfant car l'histoire est de compréhension facile et l'accident, lorsqu'il a lieu, ne dépasse pas le niveau de l'incident ou de l'anecdote. Un exemple. Dans *Les Lunettes de M. l'Ours*, si l'animal semble être la terreur de la forêt, tant il est

bruyant, il rencontre rapidement un lapin sympathique auquel il explique son problème: sa myopie corrigée, il partagera par la suite la forêt avec ses nombreux amis.

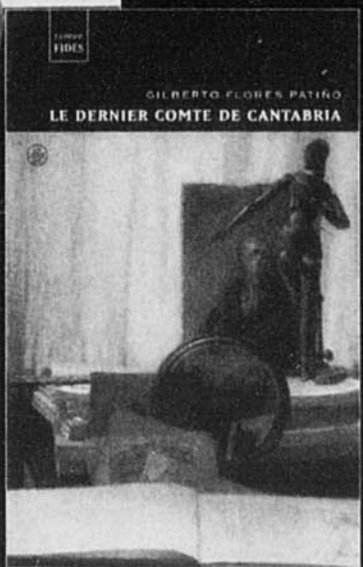
On le voit, rien de complexe. L'histoire sait demeurer accessible. De plus, la langue de l'auteur est exemplaire, si bien que ce livre est un complément utile pour le jeune enfant de niveau primaire. Initiation à la lecture et apprentissage de la langue, tels sont les objectifs aussi atteints sans que l'ouvrage devienne rébarbatif.

Quant à l'enfant, il se retrouvera facilement dans la succession des événements qui y sont narrés car, s'il y a recours à l'allégorie animale, les situations décrites font toutes référence à des situations de son quotidien. Et ce petit monde se déroule dans un univers où le drame et la catastrophe disparaissent devant les bons sentiments.



Une illustration de Sylvie Jutras pour les *Douze Histoires pour les enfants*, qui vient de paraître chez Guérin.

Gilberto Flores Patiño
LE DERNIER COMTE DE CANTABRIA



SÉANCE DE SIGNATURE

à la librairie Le Parchemin

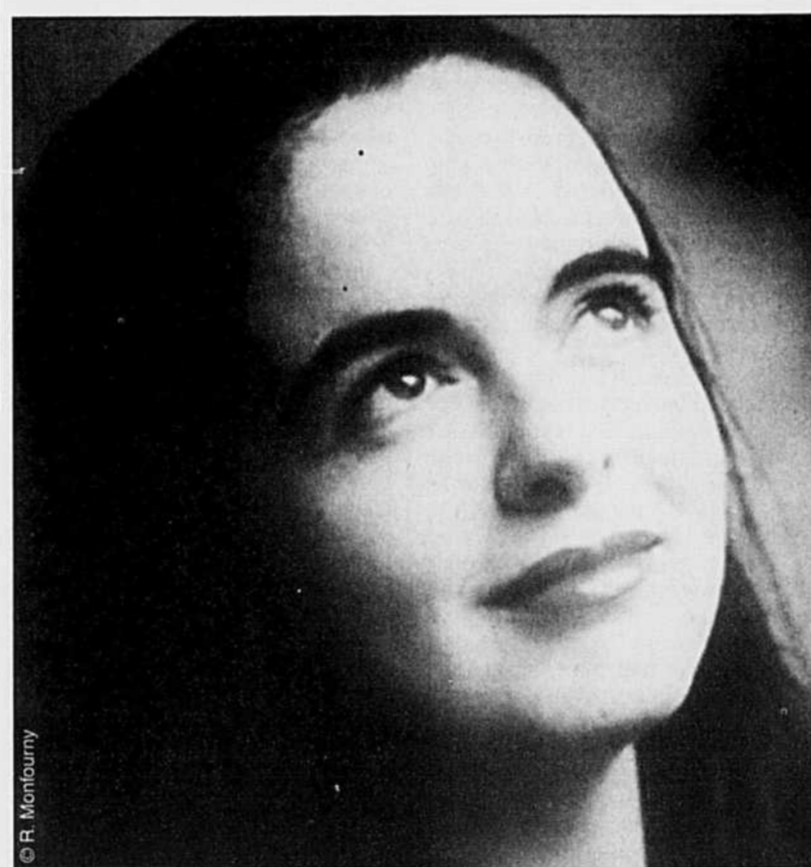
jeudi 3 décembre 1998

de 16 h à 18 h

505, rue Sainte-Catherine est, Montréal

Mezzanine métro Berri-UIQAM

(514) 845-5243



AMÉLIE NOTHOMB

Mercure

roman

Pour habiter cette île, il faut avoir quelque chose à cacher. Je suis sûre que le vieux a un secret...

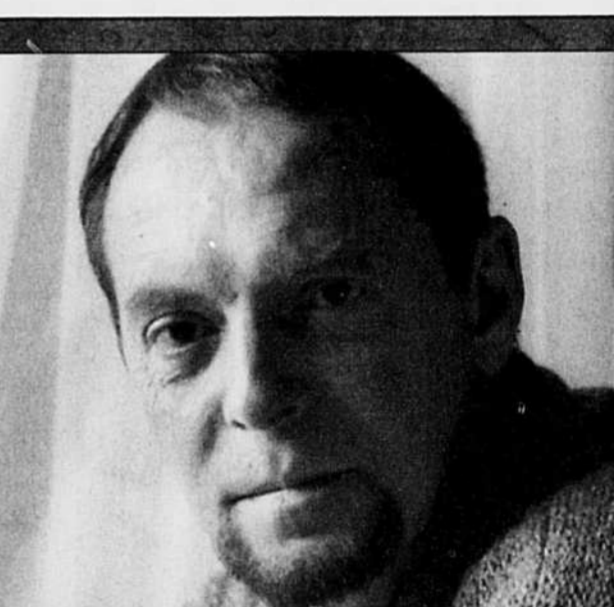
«Palpitant, intelligent, énervant, passionné - passionnant.»

ELLE

«Brillant à l'extrême.»

LE MAGAZINE LITTÉRAIRE

ALBIN MICHEL



MICHEL DÉSAUTELS

«Un style élégant, très personnel [...]. Un bonheur d'écriture qui devient pour nous, jusqu'à la fin dramatique et inattendue, bonheur de lecture.»

LISE LACHANCE, *Le Soleil*

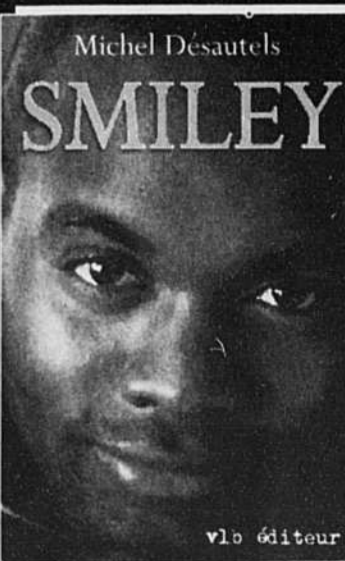
«Un grand cru [...]. Un coup d'envoi fort réussi.»

STANLEY PÉAN, *Ici*

«Le jury ne s'est pas trompé. [...] M. Désautels réussira à vous passionner [...]. Chapeau!»

RÉGINALD MARTEL, *La Presse*

«Un roman qui se lit d'une traite, sans temps mort, d'une écriture sobre, efficace, convaincante.»

JEAN FUGÈRE, *Radio-Canada*

PRIX ROBERT-CLICHE
DU PREMIER ROMAN

CEQ QUEBEC LOISIRS



vib éditeur

La passion de la littérature

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le mari, la femme et leur amant

DU SEL SUR LA PEAU

Louise Cartier
Éditions du remue-ménage
Montréal, 1998, 156 pages

BLANDINE CAMPION

Dans son premier roman, intitulé *Du sel sur la peau*, Louise Cartier a réuni tous les ingrédients pour créer une histoire torride. Le décor est constitué par un cadre enchanteur, une ville balnéaire du Mexique où se côtoient à peine touristes venus de partout et autochtones, une ville paradisiaque avec ses plages, sa chaleur tropicale, ses flamboiements colorés et sa langueur océane. Qui plus est, l'intrigue s'inscrit dans une sorte de bulle temporelle, une parenthèse dans la durée routinière du quotidien: le récit, en effet, se déroule durant les quelques jours magiques des Fêtes de fin d'année qui ouvrent la porte à toutes les festivités et les débordements, un temps de vacances presque hors du réel. Quant aux trois protagonistes, ils sont jeunes, beaux, pleins de vie et portent leur désir à fleur de peau, mêlant leurs corps dans les lits symboliquement rapprochés d'une chambre d'hôtel.

Pourtant, si l'érotisme, la chaleur, et les sentiments exacerbés sont au rendez-vous, le premier roman de Louise Cartier est loin de tisser le récit d'une intrigue idyllique. Pas de sentimentalisme facile ici, ni d'érotisme de commande, bien au contraire.

Dans *Du sel sur la peau*, le soleil brûle, la mer se fait dangereuse, la chambre d'hôtel finit par devenir étouffante et les vacances reprennent leur sens premier de temps vide, révélant la vacuité des relations et des êtres sous le masque du plaisir et de l'amour. Ainsi, placé sous le signe du mensonge, de la mesquinerie, des petites jalousies cruelles, des faux-semblants, le rêve que voulaient s'offrir la narratrice, son mari Julien et leur amant Thomas tourne au cauchemar et se colore d'une

teinte dramatique. La grande histoire passionnelle espérée, entretenue de peine et de misère par ces trois êtres en mal d'amour, se fait tragédie intime. Quand la tension croît au fil des pages, seul le déchirement peut être vainqueur de la guerre secrète que se livrent les trois amants.

Un carrousel vicieux

Malgré l'espace infini de la mer toute proche, malgré les étendues brûlantes des alentours, c'est en huis clos que se déroule le drame de ces trois êtres qui ne savent s'aimer sans se déchirer. Ils étouffent dans cette relation sans issue, qui fait régner entre eux une pression permanente, parfois à peine soulagée par quelques moments de grâce indicible, le plus souvent insoutenable.

Comme le souligne la narratrice, l'histoire vécue par les trois personnages est cette éternelle histoire du carrousel amoureux, où les sentiments tournent en rond, où chaque membre du trio court après les autres sans jamais parvenir à les rattraper: «*Je suis amoureuse de Thomas qui est amoureux de Julien qui est amoureux de moi.*» Et le récit met particulièrement l'accent sur cet aspect circulaire de la relation vécue par les personnages puisqu'il se présente comme une succession cyclique de rapprochements et de rejets, une alternance de plus en plus douloureuse de querelles et de rémissions, les journées finissant par se ressembler dans leurs rituels finalement pathétiques: les repas pris tantôt à trois, tantôt en solitaire; les rares moments d'intimité à deux; les moments d'absence suivis de crises; les nuits folles à trois qui laissent la place à l'insomnie rageuse.

Toute la gamme des sentiments, de la passion dévorante aux bouffées de haine, en passant par le désir, la tendresse, l'indifférence, la lassitude, le dépit, la colère, le chagrin, sont expérimentés par la narratrice qui nous décrit la longue descente en enfer que représentent pour elle ces soi-disant vacances à trois. Et c'est tout le talent de

Louise Cartier d'avoir su éviter à ses personnages, et plus particulièrement à sa narratrice, de tomber dans les clichés, dans les évidences faciles, dans les attitudes monolithiques.

L'un des principaux intérêts de ce roman se situe justement dans les incertitudes, dans les moments de doute, dans le questionnement continué où est plongée la narratrice, face à cette relation qu'elle sait démoniaque et impossible, sans toutefois être capable de s'en extraire. Prisonnière de son désir pour Thomas, de son attachement pour Julien, elle ne peut que contempler la déliquescence progressive qui s'empare d'eux et surtout, d'elle-même. Plus que la mort d'un amour à trois, c'est de la mort lente d'une femme qui se cherche et se perd que traite ce roman. Une mort toute intérieure mais néanmoins rendue de manière particulièrement poignante par le dédoublement du récit, au cœur duquel des passages en italiques soulignent les discours a posteriori de la narratrice, de la part d'elle-même qui tente de survivre à cet autre «moi» en train de se défaire irrémédiablement pendant ce séjour mexicain.

Une sensualité exacerbée

Comme l'indique déjà le titre, Louise Cartier a su conférer une très grande sensualité à son récit, une sensualité exacerbée qui constitue une autre réussite de ce roman. Si le choix de la narration à la première personne permet au lecteur de plonger dans l'intériorité dévastée de cette femme et de comprendre de l'intérieur la puissance de son désarroi; si l'intimité qui règne entre les trois membres du trio est aussi faite de sentiments, tout aussi fragiles et mouvants soient-ils, les corps, les contacts physiques, et les sens en général tiennent une place prépondérante à la fois dans la diégèse et dans l'écriture de la romancière. En effet, le discours de la narratrice est attentif aux couleurs chatoyantes du décor mexicain, aux odeurs enivrantes des fleurs qui entourent l'hôtel, au bruit fracassant des vagues, aux cris excités des touristes en délire, aux saveurs multiples qui s'offrent à sa bouche avide: goût du sel sur la langue lorsqu'elle boit des margaritas, goût du sel sur la peau de ses amants, mais aussi goût des larmes salées sur ses joues quand la douleur de l'exclusion se fait trop forte. Cette image du sel, récurrente dans le récit, en cristallise les éléments prépondérants: l'eau de cette mer terrifiante dans laquelle la narratrice ne suivra pas ses amants, la sueur des corps désirés / désirants, les pleurs versés sur ce qui ne peut que mourir et qui constituerait pourtant «le sel de la vie» de la narratrice.

Comme dans une tragédie grecque, tout ce qui se joue ici le fait sous le signe de l'intensité et de la violence. Une fois le processus enclenché, plus rien ne peut sauver les personnages d'eux-mêmes et c'est jusqu'au bout qu'ils devront vivre leur aventure hors du commun, tout en sachant qu'ils ne s'en sortiront pas indemnes.

Mais si Louise Cartier a choisi de placer ses personnages dans un espace hors de leur quotidien, si le temps lui-même est un temps «à part», les individus qu'elle a créés sont eux, profondément humains, avec leurs faiblesses et leurs forces, leurs petites compromissions et leurs grands passages, leurs contradictions, leurs espoirs pitoyables aussi. Certes, le canevas de la trame romanesque n'est en rien nouveau. Pourtant, tout en s'en tenant à ce schéma du trio amoureux, qui reste classique malgré la relation homosexuelle entre les deux hommes, Louise Cartier a su mener son récit jusqu'à un paroxysme de sentiments et de sensations, tout en gardant la dimension profondément humaine de personnages poussés au bout d'eux-mêmes.

LA CHRONIQUE

La mort en boîte

Le soir des cadeaux

Et puis, un 24 décembre, alors que je faisais semblant de dormir sur le sofa du salon, pendant que papa «enveloppait» nos cadeaux, j'eus l'idée de faire partager à notre père ce bonheur mystérieux de la fausse mort. Mal m'en pris, comme de raison, mais ce fut vraiment plus fort que moi. Ma petite sœur dormait à mon côté, à poings fermés. Papa s'appretait à enrober de joli papier doré la boîte dans laquelle dormait la poupée que ma sœur de quatre ans avait supplié le Père Noël de lui apporter. La poupée était la sœur jumelle de Suzanne, exactement de la même taille, même minois endormi, mêmes boucles blondes, même regard brun velouté.

Les yeux mi-clos, je ne perdais pas un geste de notre père Noël, et priais pour que maman l'appelle à la cuisine: mon plan de négé était au point, il me fallait à tout prix venir à bout de ce tour merveilleux et qui me vaudrait une gloire sans équivoque, qu'on se raconterait de Noël en jour de l'An, jusqu'à ma mort véritable. La Providence est indulgente pour les insignifiants et les espionnes, c'est bien connu. Maman appela notre père à la cuisine. Prestement, je soulevai ma petite sœur endormie, la glissai dans la boîte, couchai la poupée sur le sofa, où je regrimpai à mes côtés le plus profond et le plus innocent des sommeils d'enfant sage.

Papa revint aussitôt, s'agenouilla, reprit son ouvrage, emballa ma petite sœur, en sifflant, comme si de rien n'était. Je jubilais, triomphais déjà, imaginais la bonne terreur et puis les rires et puis ma légende répandue de par le monde. Impulsivement à garder plus longtemps le secret de mon éblouissante prestidigitacion, je me dressai sur le sofa, la poupée au bout des bras, et déclarai, d'une voix d'outre-tombe, étouffée par mon rire fou:

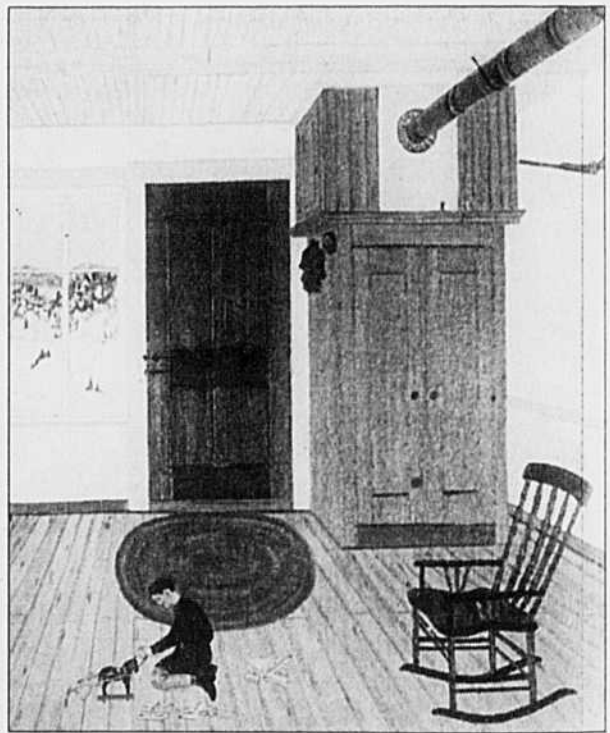
— Papa je pense que Suzanne est morte. Est toute raide pis ses yeux sont comme des yeux de catin!

Jamais je n'oublierai l'effrayant regard noir que leva alors sur moi mon père: deux trous de pistolet qui me visaient, pris du désir épouvantable d'en finir avec le diable en personne qui avait fini par prendre ma place, irrévocablement.

— Maudit fou!

Déjà, ses mains tremblantes arrachaient le papier doré, dans un grand bruit qui me déchira le cœur, comme s'il avait été fait, lui aussi, de papier très mince. Il fit revoler le couvercle de la boîte, attrapa Suzanne comme si déjà elle n'était plus là, comme si c'était à lui de rendre à la poupée qu'il serrait contre sa poitrine le souffle en allé. Quand ma petite sœur ouvrit les yeux et allongea ses bras pour se accrocher au cou de papa, je fus quasiment persuadé, moi aussi, qu'il s'agissait d'un miracle, aussi considérable que la multiplication des pains.

Je ne reçus pas de présents, ce Noël-là, pas même le billet de deux piastres roulé dans une cravate que m'offrait, chaque année, mon oncle Edmond. On m'enferma, toute une longue journée, dans la cave où je tins compagnie aux pommes ratatinées dans le baril, aux rats et aux araignées, où je fis le mort, pres de la fournaise, infiniment perplexe, très inquiet de ce monstre que j'hébergeais malgré moi, qui trouvait la mort moins tragique que notre vie, et qui avait vu pleurer son père pour la première fois.



SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
Le petit garçon aux jouets (détail), d'Édith Bouchard

L'AUTEURE LA PLUS PROVOCANTE DE LA RENTRÉE!



• UNE VIVE POLÉMIQUE •

TQS «désinvite» Denise Bombardier. Louise Cousineau — La Presse

• UN LIVRE DÉRANGEANT •

Quel dommage que cette bonne femme soit si prétentieuse car elle sait dire les choses essentielles. Didier Fessou — Le Soleil

• UN SUJET CONTROVERSÉ •

La télé ne vit plus que pour la rentabilité (...) elle s'engouffre dans la facilité. Franco Nuovo — Journal de Montréal



UNE RÉFLEXION DIRECTE ET FRANCHE

Je ne provoque que des réactions d'adhésion ou de rejet total (...) mais j'assume ce que je suis.

Denise Bombardier

- Une réflexion en profondeur sur la qualité de l'information à la télévision
- Des confidences inédites sur sa vie, ses paradoxes, ses amours...

NOVALIS

Faites le plein de BOUQUINS

25%

de remise
sur les 50 meilleurs titres,
du 15 novembre au 31 décembre 98.

- Dictionnaire des symboles • Encyclopédie des vins et alcools
- Les découvreurs • Dictionnaire du cinéma • Tout l'opéra et bien d'autres.



Robert Laffont

Bouquins, une collection Robert Laffont
en vente chez tous les bons libraires.



LIVRES

LE FEUILLETON

Le Proust de l'Est

LE LIVRE DES MÉMOIRES

Péter Nádas
Traduction du hongrois
par Georges Kassai
Plon, coll. Feux croisés, Paris, 1998
773 pages

rière des voiles de plus en plus épais, et si elle se laisse un tant soit peu appréhender et révéler, ce ne sera jamais que dans l'expérience d'un plaisir qui ne peut atteindre la plénitude et d'une attente qui ne peut être comblée.

Il est vrai que de la ponctuation pourrait facilement être ajoutée sans nuire au propos, mais nous n'aurions plus, justement, ce rythme obsédant, cette litanie impressionnante qui fait la marque de l'auteur et son style — un style d'ailleurs si proustien que cela finit parfois par nuire à la lecture, tant nous sommes habitués à entendre la voix de Marcel dès qu'une phrase s'allonge un tant soit peu et prend ces accents de madeleines trempées dans la mémoire du corps. Ce n'est pourtant pas un pastiche (qui le pourrait, aussi longuement?), mais le choix délibéré d'un style fin de siècle, comme si Nádas avait voulu faire contrepartie, par l'écriture la plus riche qui soit, la plus sensuelle, la plus corporelle aussi, à l'évidement des sujets et des consciences (de leur mémoire) qu'il a connu sous le régime politique de son pays.



Jean-Pierre Denis

Le choix délibéré d'un style fin de siècle

En ce sens, aussi bien le subjonctif — qui a déserté à peu près complètement la langue française —, que ce creusement de la conscience à l'aide d'une langue raffinée et quasi immatérielle, peuvent-ils apparaître aujourd'hui comme les marques d'une profonde subversion. C'est faire usage de ce qui est interdit dans la nouvelle positivité langagière qui domine notre temps.

Mémoires en forme de labyrinthe

« **M**ais il parlait du temple de son corps... » (Jean 2,21). Cet exercice illustre pour une bonne part le sujet de cet admirable livre que l'auteur, Péter Nádas (qui partage avec Marguerite Duras le privilège d'avoir été couronné par le Prix de littérature européenne), a mis douze ans à écrire. Autant d'années qu'il nous a fallu à nous, lecteurs français, pour le voir traduit puisqu'il est paru dans son pays, la Hongrie, en 1986. On peut comprendre l'hésitation ou le découragement des traducteurs devant cette « brique » dont la langue rappelle tout à la fois Proust et Thomas Mann, mais surtout Proust. Chatoyante, pleine d'incises et de digressions, parfois interminable et labyrinthique, extrêmement réflexive et intimiste, sa phrase est un tourbillon de sensations plus loin le temps de conclure. Voyez par exemple ce passage sur la mère du narrateur, et dont nous n'avons pourtant retenu que les tics: « [...] l'aveuglement avec lequel elle nous laissait nous égarer dans un territoire si dangereux sur le plan affectif, elle qui aurait dû pourtant savoir que nous faisons quelque chose que nous n'aurions pas dû et que, en la circonstance, c'était elle la séductrice, car, privée du toucher et de la vue, la perception mutuelle recourt à d'autres voies, plus réceptives, plus primitives, plus animales pourrait-on même ajouter, et, dans cette situation, la chaleur, l'odeur, les mystérieuses émanations et les rythmes de l'autre corps peuvent en dire bien plus long qu'un regard, un baiser, une étreinte, ce qui vaut également pour l'amour, dans lequel les diverses positions et techniques ne sont jamais une fin, mais de simples moyens pour aller plus profond, alors que la fin elle-même ne cesse de se dérober dans des régions de plus en plus enfouies, der-

Résumer cette somme, vous vous en doutez, est impossible. Disons cependant que l'auteur utilise trois voix narratives qu'il entrecroise au fil du récit et des chapitres. L'une évoque la Hongrie stalinienne des années 50, l'autre le Berlin-Est des années 70 (donc, avant la chute du mur), la troisième la fin du XX^e siècle. Toutes ces voix s'emboîtent et se complètent pour donner chacune leur tour un aperçu de la vérité, dont celle du narrateur principal et d'un ancien amoureux de ce dernier du temps qu'il était adolescent, Krisztian, qui va entreprendre d'éclairer la personnalité du premier

(qui est écrivain) et d'en raconter la fin tragique.

Ce qui intéresse cependant l'écrivain dans cette plongée en trois temps dans l'histoire contemporaine des pays de l'Est, c'est moins la réalité socio-politique de la dictature communiste (présente tout de même), que les intimes mouvements en spirale de la mémoire et du corps de ses héros, les incertitudes de l'identité, les dédoublements et les contritions de la personnalité. Même les orientations sexuelles s'en trouvent dérivées. Les relations complexes entre les personnages, présentés le plus souvent dans des trios qui mêlent homo et hétérosexuels, sont en effet affaire de variations infimes dans le champ des sensations physiques et des états de conscience. « Krisztian! eussé-je aimé m'écrier dans ma surprise [...] prononcer son nom à haute et intelligible voix, ce serait comme de toucher son corps nu, et c'est pourquoi je l'évitais, attendant toujours que d'autres se joignent à lui pour rentrer afin de ne pas l'accompagner ou emprunter le même chemin [...] je ne cessais de l'observer, de le suivre comme une ombre, d'imiter ses gestes devant la glace, et j'éprouvais un plaisir douloureux de savoir qu'il ignorait tout de mon manège, tout de mes efforts pour faire surgir en moi-même ces qualités cachées et ces traits caractéristiques qui me rendraient semblable à lui [...] ».

Pour l'essentiel, ces relations mettent en scène les amours de jeunes garçons: Krisztian, Prém, Kalmán Csúzi (tué au combat en 1956) et le narrateur principal — auxquels il faut joindre quelques filles, souvent accessoires: Livia, Théa l'actrice, Hédi la juive, Maya, Sidonie... dont les relations avec les hommes, quand ce n'est pas avec les femmes, ne cessent de conduire à des culs-de-sac. Elles concernent aussi les membres de la famille du narrateur principal. Son père — un procureur de la République au service de l'appareil totalitaire et un cœur de japonais —, qui se voit un jour accusé du viol d'une petite fille et se suicide; sa mère, qui a un amant et se meurt d'un cancer; sa jeune sœur trisomique, avec laquelle il échange des jeux à la fois innocents et barbares... Et puis quelques autres personnages qu'on soupçonne d'espionnage.

L'effort de la forme

Ce qui est admirable dans ce récit qui ne rechigne jamais devant l'effort de la forme, la poursuite acharnée d'un langage sensible, c'est bien entendu sa force d'évocation amoureuse, sa capacité d'entrer dans les motivations profondes, quitte parfois à se laisser entraîner dans des longueurs. On y trouve aussi des scènes dont la densité ne cesse d'étonner et de ravir. Pourtant, quelque chose manque à ce roman qui n'emporte pas totalement notre adhésion, qui l'empêche précisément d'être à la hauteur de *La Recherche* et qui tient sans doute à son dessein général, à son architecture.

Proust avait réussi le prodige de faire rayonner le monde autour de son narrateur, tant dans le temps que dans l'espace, sans jamais que nous perdions le sens de sa continuité, de son unité. Chez Nádas, au contraire, cette unité est rompue, tant par les voix narratives que par les points de vue.

Mais n'est-ce pas en même temps la condition inévitable de tout écrivain aujourd'hui, en cette époque où plus aucune certitude, aucune vision générale ne tient, où tout s'est relativisé? De quoi peut-on alors triompher quand le moi, divisé, est non seulement soumis aux intermittences du cœur mais aussi de l'Histoire? De l'oubli, sans doute...

denisjp@mink.net

Commandez vos livres chez Renaud-Bray

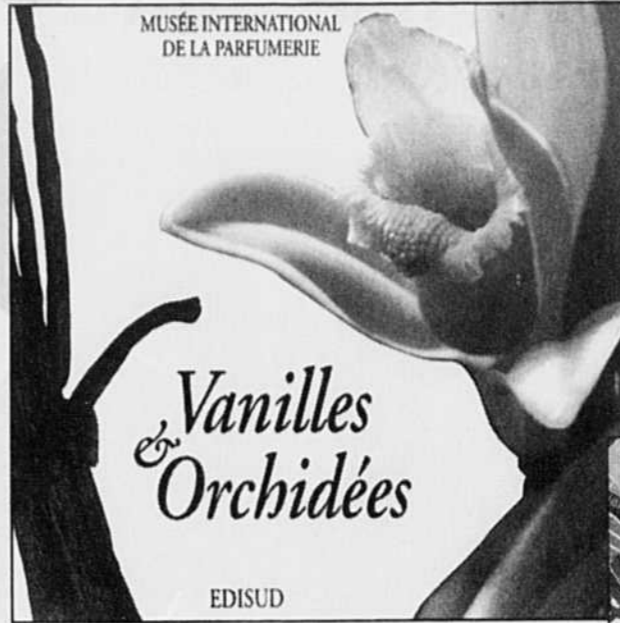
Nous expédions partout au Québec poste ou messagerie.

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283

E-mail : sad@renaud-bray.com

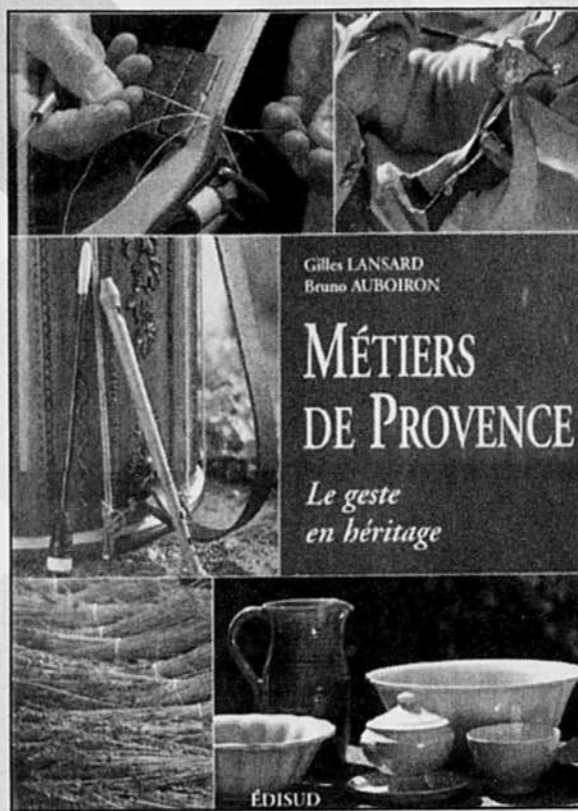
ÉDISUD



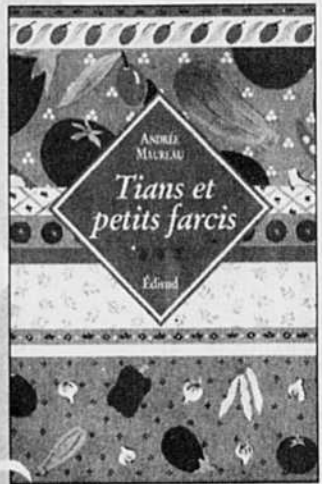
144 p., 47,95 \$



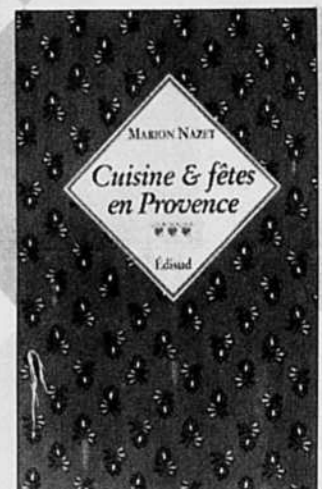
256 p., 30,95 \$



154 p., 79,95 \$



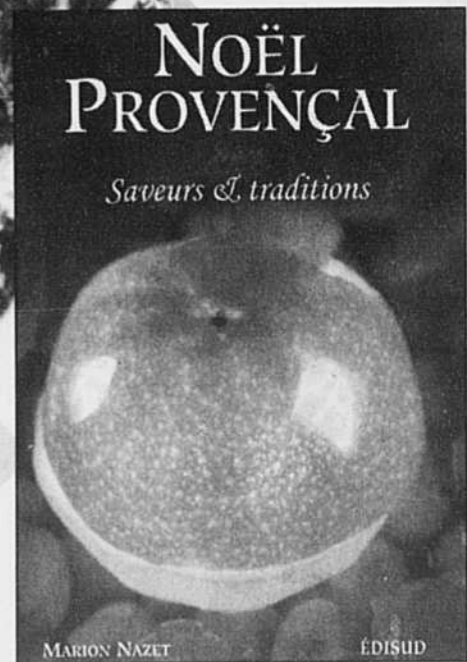
212 p., 30,95 \$



176 p., 31,95 \$



160 p., 25,95 \$

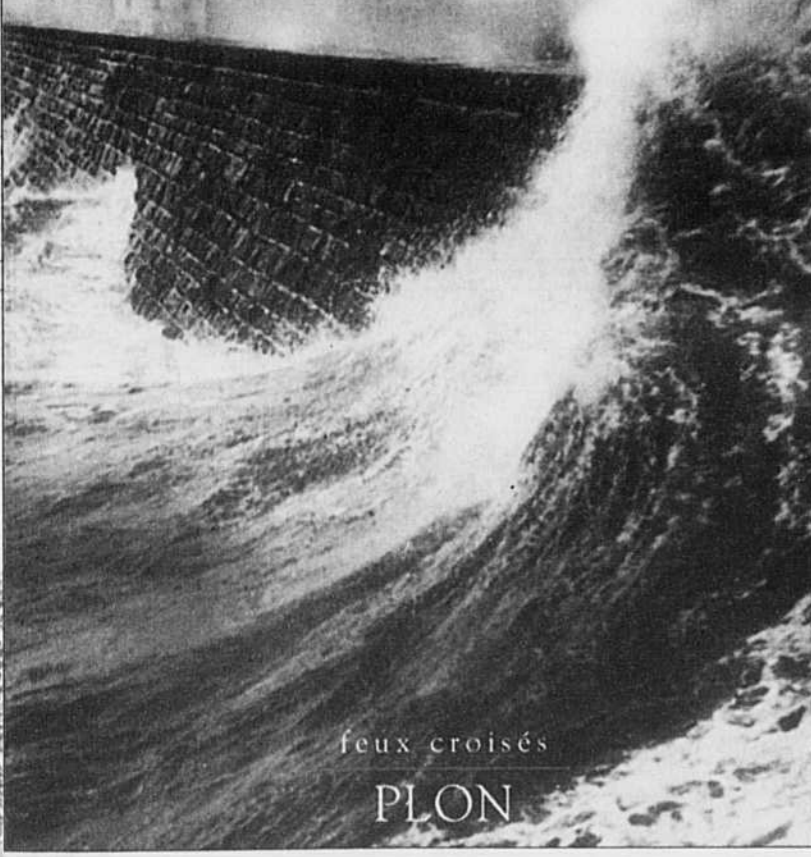


178 p., 41,95 \$

Distribution Fides
En vente chez votre libraire

PÉTER NÁDAS LE LIVRE DES MÉMOIRES

roman



feux croisés
PLON

Lectures d'alcôves Délices érotiques chocolatés

Lecture de textes érotiques en compagnie de :

Hugues Corriveau Claire Dé Cécile Philippe

le MARDI 1^{er} décembre 1998, à 19 h 30

à la Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal (métro Sherbrooke) - Entrée libre

Une production de l'Union des écrivaines et écrivains québécois,

en collaboration avec la Maison Cakao

UNEQ
Union des écrivaines et écrivains québécois

Réservation obligatoire : (514) 849-8540

LE DEVOIR

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

De l'ombre à la lumière

La science au service de la perversité

À TON IMAGE

Louise L. Lambrichs
Éditions de l'Olivier, Paris, 1998
380 pages

GUYLAIN MASSOUTRE

Il y a eu un double crime monstrueux: le viol et le meurtre d'une fillette par son père, un médecin respecté. Au banc des accusés, il raconte son histoire. S'agit-il d'un malade mental, alléguant que la science est moralement responsable d'une expérience qui s'est poursuivie dans les chemins imprévus de l'amour meurtrier? Ou bien est-ce l'affabulation d'un homme désespéré, qui cherche à tout prix à maquiller ses forfaits sous une histoire abracadabrante et sans peur?

L'accusé a détruit tous les dossiers qui permettraient de distribuer les responsabilités. Parfaitement lucide sur l'ampleur de ses fautes, il s'abandonne au souvenir de son rêve, un enfant clonée qui est le double de sa femme et qu'il a aimée jusqu'à l'étreindre au point de l'étouffer.

Louise Lambrichs campe un roman intéressant, quoique longuet, où les déterminations des comportements se perdent dans la complexité des non-dits, des lâchetés et des mensonges bien justifiés. L'exploration est profonde et convaincante, même si les actes de ces savants fous, qui clonent des humains en secret et même sans que la mère porteuse le sache, semblent difficiles à croire.

Autour du personnage masculin, le narrateur, s'organisent tous les autres. Ce Parisien, né dans une campagne normande obscure entre un père incestueux et une mère passive, retrouve à leur contact une impulsivité incontrôlable qui le fait aimer sa

sœur, au-delà des limites permises. Celle-ci est une pauvre bougresse innocente, idiote mais douée d'une vie instinctive qui lui donne bien des charmes sensuels. On s'attache à ce portrait d'une jeune femme dégénérée et asservie, mais qui garde une dignité spontanée. Le récit de son accouchement, en particulier, offre quelques pages superbes sur le travail du corps libéré des lois et pratiques de la médicalisation.

Est-ce dire, pour Louise Lambrichs, qu'une force aveugle balaitera les acquis de la modernité? Qu'un désir légitime d'immortaliser ceux qu'on aime conduira à la barbarie? L'eugénisme, dans ce livre, n'est pas au service d'une race meilleure, mais de la reproduction des plus aptes à servir un dessein personnel, ici l'amour éternel. Ce principe légitime et universel n'en demeure pas moins replié sur les sphères privées de l'accomplissement personnel et des ambitions de carrière égoïstes.

La fuite en avant

Le clonage, pour des raisons médicales comme la stérilité ou l'âge avancé, s'avère une technique euphorisante, un moyen simple, une fois la technique contrôlée, de rendre des gens honnêtes enfin heureux. Comme l'euthanasie, en quelque sorte, mais pour l'effet inverse: prolonger la vie sans mort, par duplication infinie. Vaincre la mort, tel est bien le défi qui s'impose lorsque la souffrance envahit et ternit la vie.

Mais vivre n'est sûrement pas se dérober. Or, le personnage masculin est un lâche, animé de pieux sentiments: «Je savais bien, dans mon for intérieur que si je me lançais dans cette aventure, c'était uniquement par peur de perdre ma femme et parce que j'espérais, saisissant cette occasion ultime,

éviter une séparation pour moi catastrophique». Toutes les péripéties sont à l'avenant, et on aura froid dans le dos, en pensant qu'il y a toujours quelqu'un, quelque part, pour se prêter avec bonne conscience à une expérience scientifique douteuse.

C'est dans la saisie du désir que Louise Lambrichs campe le mieux son aventure. Les regards d'un père aux abois en raison de l'absence de sa fille sont plus attendrissants que ses réflexions sur sa condition finale de criminel en détention: «...dans une pose d'une immobilité rare elle fixait le centre de la mare comme si elle guettait le surgissement de quelque monstre aquatique et je devinais malgré les roseaux son profil tendre et son regard absorbé. Ainsi enveloppé par les herbes elle semblait elle-même surgir du marais, telle une jeune nixe en quête d'émotions terrestres». L'enfant, objet de convoitise, prend alors insensiblement la place de la proie qui satisfait des instincts préhistoriques ou pervers.

Ce roman recèle plus de tristesse sur le couple aujourd'hui que de réflexion sur l'avenir de la science. L'opinion de Louise Lambrichs est déjà faite, puisqu'il ne reste à son personnage qu'un symbolique harakiri. Après son *Livre de Pierre* qui traitait du cancer, cette percée dans l'éthique voue d'avance les hommes à toutes les gémonies.

PORTE DE LA PAIX CÉLESTE

Shan Sa
Éditions du rocher, Paris, 1998
133 pages

Ce bref roman de la jeune Chinoise Shan Sa, qui vient de remporter le prix Goncourt du premier roman, est d'une limpidité parfaite pour des adolescents. Il nous transporte à Pékin, place Tian'anmen, dite de la Paix céleste. Tout le monde se souvient des tristes événements survenus parmi les étudiants avides d'une Chine moderne.

Ayamei est de cette espèce responsable et consciente. En face d'elle, se dresse le soldat Zhao, né comme elle en 1968. Leurs destins se croisent, tandis que l'un poursuit l'autre, sous la forme d'un journal qui tombe entre les mains du militaire et grâce auquel on suit les années heureuses d'Ayamei qui précèdent sa fuite dans la montagne.

Le roman est touchant dans sa simplicité charmante, d'autant que cette Chine cruelle secrète des trésors de beauté naturelle. Le plus étonnant dans ce livre, et le plus apte à en donner l'esprit, est la dédicace: «Pour le comte et la comtesse Klossowski de Rola, parce que Balthus et Setsuko existent devant l'immensité de leur paysage de neige». On imagine le couple de peintres voyageurs, recevant Shan Sa dans leur Grand Chalet suisse, point de rencontre de l'Orient et de l'Occident.

On se souviendra que Balthus, le célèbre peintre des adolescentes rêveuses, avait lui-même reçu les encouragements du poète Rilke, au début de sa carrière. À son tour, il incline Shan Sa à verser dans son écriture une délicate fantasmagorie qui y diffuse sa poésie.

ESSAIS ÉTRANGERS

L'anti-millénariste

MILLENNIUM

Histoire naturelle et artificielle de l'an 2000

Stephen Jay Gould
Traduction de l'américain par Nicholas Witkowski
Éditions du Seuil, Paris, 1998, 128 pages

«On nous prépare une orgie de livres sur le millénaire.» Voilà la seule prédiction à laquelle se risque Stephen Jay Gould pour le prochain tournant de siècle. Et manifestement, il a décidé de mettre la main à la pâte pour faire advenir sa prophétie d'édition. Cet esprit scientifique original sait — heureusement — se distinguer du troupeau et éviter les poncifs. Car il rit beaucoup de ce seuil, de ses fondements et de l'engouement qu'il crée, surtout parce que tout cela est affreusement arbitraire. Mais alors d'où vient la passion? Pourquoi s'énervet-on?

À cause de l'alignement des zéros? Certes nous regardons avec fascination les chiffres «ronds». (Gould se souvient d'avoir vu avec délice le compteur de la voiture de son père passer de 9999 à 10000.) Mais plus qu'esthétique, c'est l'impression de vivre un moment rare et exclusif; depuis longtemps prédit, longuement attendu, Gould se disculpe d'ailleurs par avance de toute accusation d'opportunisme éditorial et affirme que c'est en 1950 que l'idée de ce livre a germé, sorte de rendez-vous avec l'histoire.

Trivial le millénaire? Certes non. C'est ni plus ni moins que notre rapport au temps qui est ici en cause: nos façons de le découper conventionnellement, d'en imaginer et prédire la fin. Magistrale illustration de notre faiblesse, démontre Gould, car tout est croche dans ce millénaire.

Bien qu'arbitraire et conventionnel, ce passage obligé ne suscite rien de moins qu'une frénésie. Vous aviez remarqué. Les gouvernements, les entreprises consacrent des budgets pour le fêter. Partout les comptes à rebours donnent l'impression que nous nous trouvons sur une grande rampe de lancement: «X jours avant l'an deux mille», lit-on partout. Dans les journaux, les sites Web. A Times Square. Sur la Tour Eiffel (ainsi défigurée, convenons-en.) Devant le Musée de la civilisation, à Québec, on installe un grand sablier. C'est plus joli, tout de même. Personne ne veut être en reste. Tout le monde cherche à se joindre au «grand décompte bogue». En chœur jusqu'au 5, 4, 3, 2, 1... et krach informatique!

Car seules nos créations, seules nos machines, comptent avec nous, et scanderont ce passage. La nature, elle, démontre Gould, n'a rien à faire de cet événement artificiel: «Le cosmos ne recèle aucune signification particulière.»

Mais opiniâtre, notre quête éternelle d'y projeter un ordre, de donner ainsi une signification à notre présence ici, voire de nous y assigner un rôle, a secrètement autre une pensée millénariste, qui naît selon Gould «de la conjonction de l'apocalypse et d'une théorie numérique capable de prévoir la fin ultime».

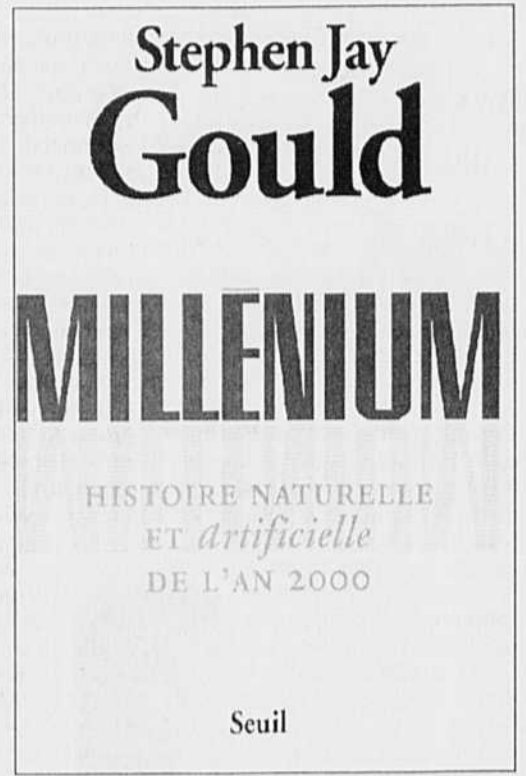
Les premiers millénaristes

La première partie du petit ouvrage est donc une exploration, textes bibliques en main, des racines de ce mythe. Gould rappelle que les premiers millénaristes étaient déjà des marginaux dans leurs interprétations. Saint-Augustin exprima l'orthodoxie selon laquelle le millénaire devait «être vu allégoriquement comme l'état spirituel dans lequel l'Église entre collectivement à la Pentecôte» et non quelque Armageddon.

Mais l'interprétation est tenace. À travers l'Europe médiévale, d'abord. Mais encore aujourd'hui, bien sûr, et aux États-Unis, où la religion a le rôle que l'on sait. Gould était à écrire son livre lorsque les 39 membres de la secte les Portes du Paradis se sont enlevés la vie.

Les cycles «astronomiques naturels [jours, lunaisons et années] ont beau ne s'accorder avec aucune division par mille», notre «histoire religieuse et nos mathématiques décimales ont légitimement choisi de favoriser ce mode de comptage».

Mais le millénaire est une comédie d'erreurs. À partir de la phrase de l'apôtre Pierre, «pour le seigneur, un jour est comme mille ans et mille ans sont comme un jour», on calcula jadis que le monde périrait après six mille ans; soit



le même nombre de jours (à l'échelle divine) que pour la création. Or, selon l'interprétation de plusieurs religieux, dont le fameux Ussher, le commencement du monde date de 4004 années avant J.-C. «Le monde doit donc se terminer, et le millénaire commencer, en 6000 Annu Mundi exactement, deux mille ans précisément après la naissance de Jésus.» Sauf que si Jésus est bel et bien né en 4 avant J.-C., comme l'a établi Ussher, la date fatidique aurait été... le 23 octobre 1996! Dans une page des plus drôles, Gould nous informe que tout ce qu'il y a eu de merveilleux en cette date, ce fut une victoire miracle des Yankees de New York en Série mondiale! Force est de constater avec Gould, que «Dieu est un fan» de l'équipe préférée de notre scientifique. Trêve de plaisanteries: «la seule régularité cyclique à travers les âges», c'est «l'échec des prédictions apocalyptiques».

L'ordre des mathématiques et le chaos du monde

qu'à leur premier anniversaire. Que voulez-vous, les mathématiques occidentales du temps n'avaient pas encore développé le concept de zéro. Bref, «l'année 2000 sera la dernière année du XX^e siècle, et non pas le début du troisième millénaire», dit Gould sans en faire une religion.

En somme, traversant tous ces rires édifians, on retrouve ici le projet fondamental de Gould, qui, comme dans ses livres précédents, cherche à nous convaincre de l'absolue indétermination de l'histoire naturelle. Ici, à travers les errances humaines dans la science des calendriers (et le bricolage auquel elle donne lieu: années bissextiles, etc.), c'est la démonstration d'un fossé irrémédiable entre l'ordre des mathématiques et le chaos du monde. Gould conclut «au refus borné de la nature à manifester des relations numériques simples dans un domaine [la mesure du temps] où une telle régularité nous serait précieuse».

Certes. Mais l'auteur effleure un élément — et on ne lui en tient pas rigueur parce que ça excède son propos —: l'arrivée du deuxième millénaire, célébré partout, marquera le triomphe d'une façon particulière, et assez abracadabrante, de découper le temps, la priorité du calendrier occidental, grégorien. Communion planétaire fascinante, sans précédent. Mais n'y a-t-il pas la perte de diversité humaine? Gould rappelle qu'il aurait pu en être autrement: «Imaginons que l'Amérique centrale soit partie à la conquête du vieux continent et ait signé un traité avec la Chine impériale: la numérisation viscérale l'aurait emporté à jamais».

Enfin, Gould nous surprend avec une conclusion très touchante (et je pèse mes mots) sur certains spécialistes des calendriers. Je ne vous en dis pas plus et vous invite fortement à y aller voir.

arobitaille@sympatico.ca

LIVRES D'OCCASION

Récents et anciens
Achat • Vente



La BOUQUINERIE du plateau

BOUQUINERIE SAINT-DENIS

799, avenue du Mont-Royal Est
(angle St-Hubert)
(514) 523-5628

4075, rue St-Denis
(angle Duluth)
(514) 288-5567

GRUPE SCABRINI IMPRIMEUR PRÉSENTE LES

BEST SELLERS

AGMV MARQUIS imprimeur

La passion du livre...

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1- LA CÉRÉMONIE DES ANGES, Marie Laberge, Boréal
- 2- LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TROP LES ALLUMETTES, Gaétan Soucy, Boréal
- 3- SMILEY, Michel Desautels, VLB

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1- RÉFLEXIONS D'UN FRÈRE SIAMOIS, John Saul, Boréal
- 2- AVIONS, HÔTELS ET GLORIEUX, Mathias Brunet, Québec-Amérique
- 3- EN EFFEUILLANT LA MARGUERITE, Marguerite Lescop, Lescop

LIVRES JEUNESSE QUÉBÉCOIS

- 1- NUIT D'ORAGE, Michèle Lemieux, Seuil jeunesse
- 2- CONTES POUR ENFANTS, Gabrielle Roy, Boréal
- 3- LA PETITE KIM, Kim Yaroshevskaya, Boréal

POÉSIE QUÉBÉCOISE

- 1- L'ARMOIRE DES JOURS, Gilles Vigneault, Nouvelles éditions de l'Arc

LIVRES PRATIQUES

- 1- GUIDE DU VIN 1999, Michel Phaneuf, Éditions de l'Homme
- 2- LES SÉLECTIONS DU SOMMELIER, François Chartier, Libre expression

ROMANS ÉTRANGERS

- 1- UNE SI LONGUE NUIT, Mary Higgins Clark, Albin Michel
- 2- CONFIDENCE POUR CONFIDENCE, Paule Constant, Gallimard
- 3- LE PÈRE DE NOS PÈRES, Bernard Werber, Albin Michel

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1- MARGUERITE DURAS, Laure Adler, Gallimard
- 2- UNE HISTOIRE DE LA LECTURE, Alberto Manguel, Actes Sud
- 3- MARYLIN MONROE, ENQUÊTE SUR UN ASSASSINAT, Don Wolfe, Albin Michel

LE COUP DE COEUR QUÉBÉCOIS

- 1- SMILEY, Michel Desautels, VLB

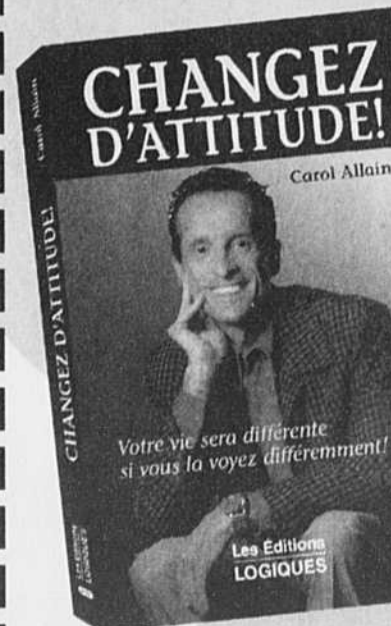
CLÉMENT MORIN
LIBRAIRIE • PAPETERIE

Archambault Musique et livres, 849-6201 • Librairie Champigny, 844-2587 • Librairie Clément Morin, (819) 379-4153
Librairie du Soleil, (613) 241-6999 • Librairie du Square, 845-7617 • Librairie Gallimard, 499-2012
Librairie Garneau Inc., 384-8760 • Librairie GG Caza, (819) 566-0344 • Librairie Hermes Inc., 274-3669
Librairie Le Forçeur Inc., (450) 465-5597 • Librairie Le Parchemin, 845-5245 • Librairie Oliveri, 739-3639
Librairie Pantouste, (418) 694-9748 • Librairie Renaud-Bray Inc., 342-1516 • Librairie Vaugouin, (418) 681-0254

EN COLLABORATION AVEC

ASSOCIATION DES ÉDITEURS DE LIVRES NATIONALE

Direction: Bonheur!



Changez d'attitude!
Carol Allain

18⁹⁵ \$

240 pages

L'un des conférenciers les plus populaires au Québec partage avec vous son goût pour le bonheur:

« Votre vie sera différente si vous la voyez différemment! »

En vente dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions LOGIQUES — Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, rue de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tel.: (514) 833-2225 • Fax: (514) 833-2182
logique@cam.org • http://www.logique.com

Roger Bernard



LE CANADA FRANÇAIS :
entre mythe et utopie

essai

26 \$

LE Nordir
tel.: (819) 243-1253
téléc.: (819) 243-6201

courriel: lenordir@sympatico.ca

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le féminisme à la varlope

L'ANTIFÉMINISTE

Nicole Gagnon
Stanké, Montréal, 1998, 112 pages

LE CARQUOIS DE VELOURS

L'ironie au féminin
dans la littérature québécoise

1960-1980

Lucie Joubert
L'Hexagone, Montréal, 1998
226 pages

Nicole Gagnon, professeur au département de sociologie de l'Université Laval, est antiféministe et les raisons de sa colère s'expriment dans un petit pamphlet tranchant non dénué de mérites.

« Règle générale, écrit-elle, le discours féministe manque de discernement, confondant la catégorie sociale des femmes avec un groupe, la différence et la discrimination, le collectif et l'individuel, les statistiques avec les droits, la biologie avec la grammaire et le psychique avec le social, etc. Sauf exceptions, ce discours est irrecevable. »

Si Nicole Gagnon se permet de parler de « déraison féministe », c'est que ce mouvement lui apparaît plus comme une entrave que comme un outil pertinent pour l'émancipation des femmes. Sa thèse centrale pourrait se ramener à ceci: le féminisme, au lieu de suggérer aux femmes de transcender leur différence sexuelle pour s'inscrire dans l'humanité universelle, les enferme dans un différentielisme qui confine au sexisme, fût-il inversé.

Deux revendications féministes traditionnelles lui servent à illustrer ce qu'on pourrait appeler la contre-productivité féministe: la féminisation des titres (qui devint sous sa plume, référence ironique à notre joutil national, « le jument ») et la discrimination positive (rebaptisée ici « quota à la médiocrité »).

Sur le premier aspect, Nicole Gagnon adopte le point de vue du conservatisme linguistique à partir duquel

elle argumente avec cohérence. « Le genre grammatical est tout autre chose que le sexe », écrit-elle, la catégorisation des genres grammaticaux relève pour l'essentiel de l'arbitraire et, c'est ainsi en français, « un substantif attribut ne s'accorde pas avec un substantif sujet ». Aussi, si un homme est une personne et peut être une victime, une recrue, une brute, une sentinelle, la discrimination ne joue donc pour rien dans le fait qu'une femme soit un auteur, un directeur ou un gouverneur.

Attenter aux structures profondes de la langue pour « accorder les mots à la réalité » (B. Groult) relève donc d'une entreprise idéologique ignorante du champ qu'elle tente d'investir. Pire, les noms de métiers désignant des rôles sociaux et non « une qualité personnelle de celui qui remplit le rôle », la féminisation des titres prépare le terrain à toutes sortes de dérives: « Si les femmes ont à porter une petite étoile jaune sur leur nom de fonction sociale, pourquoi n'inventerait-on pas d'autres petites étoiles linguistiques pour tenir compte de la couleur de la peau ou de l'origine ethnique? »

Admettons-le, la démonstration n'est pas piquée des vers. Plutôt enclin à féminiser dans les circonstances où le procédé n'alourdit pas le texte (j'ai horreur des « enseignants et enseignantes ») et peu sensible au purisme linguistique, j'avoue toutefois être sensible à cette charge anti-jument.

Discrimination

Sur le deuxième aspect, la (ou le?) sociologue ne désarme pas et poursuit sa croisade anti-différentialisme en dénonçant le nouveau sexisme à l'œuvre dans les programmes « d'accès à l'égalité ». Refuser des candidatures féminines parce qu'elles sont féminines, cela s'appelle de la discrimination. Les accepter pour les mêmes raisons, cela s'appelle aussi de la discrimination et dessert les femmes: « Résultat "systémique", comme on dit: les femmes engagées sur quotas seront soit incompétentes, soit suspectes de l'être, et resteront ainsi toujours moins égales, en statut informel, que leurs collègues mâles. »

Au surplus, les ratés de l'histoire ne se corrigent pas en établissant de nouveaux: « En quoi ma camarade Unetelle, "écartée injustement" de l'université parce qu'elle a investi ses vingt ans dans la carrière amoureuse, obtiendrait-elle une quelconque réparation du fait qu'on offre un emploi à sa fille bornée, tandis que son fils remarquable est laissé sur le carreau? » Je pose la question: peut-on réfuter semblable argumentation?

Rédigé dans un style nerveux et indigné qui tempère assez bien ses emportements, L'Antiféministe ne laissera ni lecteurs ni lectrices insensibles. On accusera assurément Nicole Gagnon de conservatisme (elle qui déclare pourtant être de tendance socialiste depuis sa prime adolescence) et on aura sans doute raison de le faire à certains égards (par exemple, sa suggestion qu'une privatisation des services d'avortement serait pensable me paraît carrément réactionnaire et son dogmatisme linguistique, critiquable), mais il ne faudrait pas trop rapidement user de l'anathème, nous interdisant ainsi le passage obligé par la complexité de des enjeux (linguistiques, sociaux, politiques) soulevés par ce bref essai.

Comme l'écrit Nicole Gagnon, « dans un monde en proie aux transformations aveugles, les institutions conservatrices ont un rôle indispensable » et les hauts cris jetés à l'encontre d'une Loi dite patriarcale et aliénante ne devraient pas nous amener à confondre « le principe anthropologique général de la Loi avec un mode d'organisation sociale ».

Déjà parus dans la page Idées du Devoir, certains extraits de L'Antiféministe avaient suscité la controverse. Si ce livre et le commentaire que j'en propose ici servent à relancer le débat, et non le simple affrontement de postures bétonnées, ils n'auront pas été écrits pour rien.

L'ironie au féminin

Pour faire la part des choses, pour partager une vision plus positive du mouvement des femmes au Québec, on pourra lire avec un certain plaisir l'essai littéraire que Lucie Joubert, professeure (avec le e ici) à l'Université Queen's, consacre à « l'ironie au féminin dans la littérature québécoise » à travers deux cents œuvres de prose fictionnelle publiées entre 1960 et 1980.

Le Carquois de velours invite le lecteur à partager un « pacte de lecture » fondé sur « un parti pris chromatique » qui exige un décodage de l'ironie présente dans les textes « en fonction du sexe de l'auteure ». À l'origine d'un tel parti pris, un des postulats principaux du féminisme littéraire: les femmes ont une vision du monde différente de celle des hommes.

Lucie Joubert a travaillé avec doigté et efficacité. Les considérations théoriques qui ouvrent l'essai (définition de l'ironie, présentation des différentes figures de rhétorique et des procédés stylistiques qui servent d'outils à l'ironiste) sont remarquables de clarté et s'avèrent par la suite opérationnelles.

Définissant l'ironie au féminin dans la littérature comme « une façon de défier le discours dominant », Lucie Joubert présente aussi les cibles de cette ironie (l'Église, les médecins, le monde de l'éducation, le couple, les hommes, etc.) et elle recense en les analysant avec justesse les extraits du corpus qui correspondent à ces différents univers.

Relecture intelligente de la récente production littéraire féminine au Québec, Le Carquois de velours, en préférant le concept d'écriture au féminin à celui d'écriture féministe, rejette une lecture strictement idéologique afin d'adopter une vision plus englobante, même si elle reste « marquée ».

Le résultat final est un ouvrage qui rend hommage à l'écriture des femmes en l'étudiant avec rigueur et passion et qui tend à confirmer le caractère spécifique de la vision féminine en concluant que, si les hommes et les femmes pratiquent tous deux l'ironie, la manière féminine présente un visage singulier, plus intime: « L'ironie du quotidien devient alors l'ultime triomphe de la parole des femmes; qu'elles soient, à travers leurs personnalités, des novices dans un cloître, des épouses trompées, des patientes impatientes, elles demeurent dans l'opposition où elles trouvent la liberté de critiquer, de remettre en question, d'évaluer, de proposer des avenues nouvelles, mais toujours d'un point de vue marqué par la nécessité du féminin. » Qu'on se le dise: désormais, la varlope ne fonctionne plus à sens unique.

louis.cornellier@collanauud.qc.ca



Louis Cornéliier

La féminisation des titres, notre joutil national et « le jument »

ÉCONOMIE

Outiller l'entreprise

CLAUDE TURCOTTE
LE DEVOIR

Le Mouvement québécois de la qualité, dont la mission est de venir en aide aux entreprises dans leur démarche pour améliorer la qualité de leur gestion et de leurs produits pour mieux faire face à la concurrence mondiale, a mis sur le marché un document composé d'un ensemble de fiches baptisé *Les Outils de la qualité*.

Pour améliorer leurs résultats, rappelle-t-on en introduction, les entreprises les plus performantes ne procèdent ni par la pensée magique ni par l'improvisation. Elles se donnent des méthodes et des techniques développées avec le temps. *Les Outils de la qualité* peut être considéré comme la synthèse de ce savoir. Les fiches constituent en somme un ensemble cohérent de moyens concrets pour permettre à toute entreprise de s'inscrire dans le cheminement de la qualité.

Afin d'assurer une évaluation complète, le Mouvement québécois de la qualité a mis au point un instrument de mesure qu'on appelle le « qualimètre ». Pour s'améliorer, il faut en effet avoir une bonne connaissance de ses forces et de ses faiblesses et assurer un suivi de ses progrès. Le système de mesure proposé prévoit deux étapes: une autoévaluation et une évaluation détaillée en vue d'une attestation obtenue d'une équipe d'évaluateurs réputés.

Par cette méthode du qualimètre, on peut évaluer tous les aspects de la vie

de l'entreprise: le leadership, la gestion de l'information et des données, ainsi que leur analyse, la planification stratégique, la gestion des processus, les résultats de l'organisation et la satisfaction de la clientèle.

Le document comprend un tableau synthèse qui permet de mesurer à quel point l'entreprise est avancée dans le maniement des outils de qualité. À partir d'un tel diagnostic, on peut sélectionner les outils à implanter en priorité et les intégrer à la gestion de l'entreprise.

Le Mouvement québécois de la qualité prévoit améliorer son produit de façon continue, en procédant à des révisions et des additions, ce qui est rendu facile avec la formule des fiches. Une deuxième série d'outils paraîtra le printemps prochain.

Les utilisateurs de ce guide peuvent par ailleurs entrer en communication avec plusieurs entreprises qui pratiquent déjà cette méthode et dont les noms apparaissent dans le document. En somme, « ces outils sont de nature à aider les entreprises à faire les bons choix au bon moment afin que leurs efforts d'amélioration continue soient couronnés de succès », fait valoir Jean-Marie Gonthier, président du Mouvement québécois de la qualité. Le document qui contient ces 42 outils est publié en partenariat avec le ministère de l'Industrie, du Commerce, de la Science et de la Technologie et se vend tout de même à bon prix, soit près de 100 \$ pour les membres du Mouvement et près de 130 \$ pour les non-membres.

LES CONTES QUÉBÉCOIS

DU GRAND-PÈRE FORGERON À SON PETIT-FILS BOUSCOTTE

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

SÉLECTION OFFICIELLE

Pour le grand prix du public du Salon du livre de Paris

EN MARS PROCHAIN!

De belles
Strennes!

DANIEL JACOBY
LE PROTECTEUR
DU CITOYEN

ESSAIS

31, 95 \$

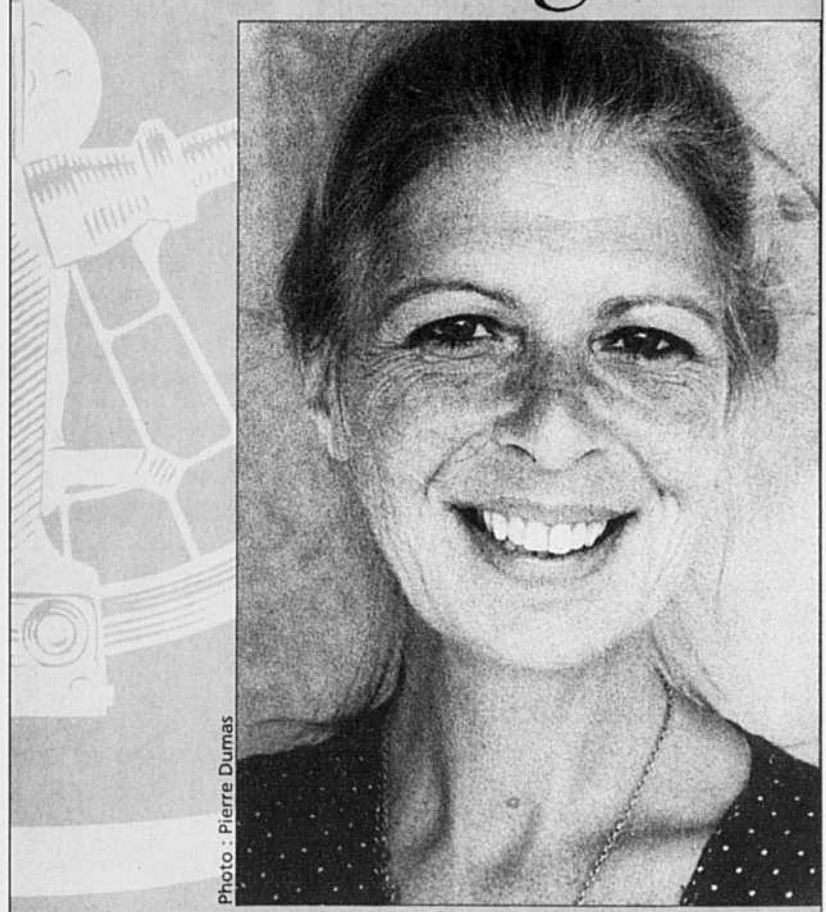
VICTOR-LÉVY BEAULIEU
LES CONTES QUÉBÉCOIS
DU GRAND-PÈRE FORGERON À SON PETIT-FILS BOUSCOTTE

23, 95 \$

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

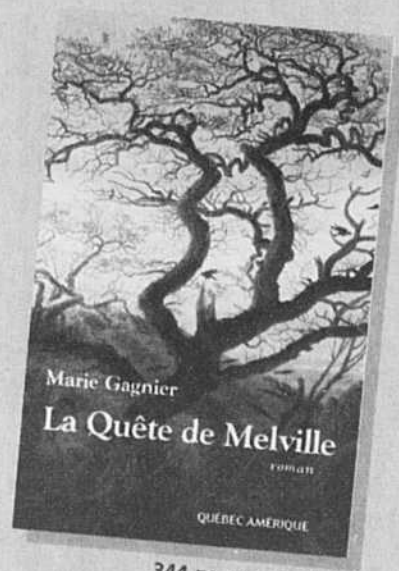
31, Route Nationale Est, Trois-Pistoles (Québec) G0L 4K0 TEL. ET TÉLÉC.: (418) 851-8888

Marie Gagnier



La Quête de Melville

Marie Gagnier nous présente un livre « géant », mettant justement en scène des personnages « géants », dans un style dont la singularité et le déploiement sont sans équivalent actuellement au Québec. Drame familial, situations limites, personnages excessifs, obsessions destructrices, voici un roman sur l'intransigeance, mais aussi sur la force des désirs et des rêves.



344 pages, 24,95 \$

YVES BRUNSVICK ET ANDRÉ DANZIN

NAISSANCE D'UNE CIVILISATION

LE CHOC DE LA MONDIALISATION

vlb éditeur/UNESCO

essai
14,95 \$

AU-DELÀ DU MOUVEMENT DES AFFAIRES COMMERCIALES ET FINANCIÈRES, LA MONDIALISATION EN COURS ANNONCE DES CHANGEMENTS RADICAUX ET, PEUT-ÊTRE MÊME, LA NAISSANCE D'UNE NOUVELLE CIVILISATION.

vlb éditeur
La passion de la littérature

LE GROUPE VILLE-MARIE LITTÉRAIRE

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LIVRES

ÉCONOMIE

Triste bilan

LA MONDIALISATION DE LA PAUVRETÉ

Michel Chossudovsky
Les Éditions Ecosociété, Montréal
1998, 248 pages

FRANÇOIS NORMAND
LE DEVOIR

Créé lors de la signature des accords de Bretton Woods en 1944, le Fonds monétaire international (FMI) n'a jamais été tant décrié qu'aujourd'hui, alors que la planète est secouée par une crise économique sans précédent.

Même Jeffrey Sachs, mondialement reconnu parmi les économistes et ancien conseiller du FMI, qu'on ne peut certes pas taxer de «gauchisme», dénonce la médecine du Fonds qui, selon lui, empire les choses au lieu de les améliorer, parti-

culièrement en Corée du Sud, qui a été frappée de plein fouet par la crise asiatique.

Les «sauvetages» pilotés par le FMI ne datent pas d'hier. D'un point de vue strictement comptable, les remèdes de l'organisme (privatisation, dérégulation, réduction des dépenses publiques) peuvent donner de bons résultats dans des pays endettés, comme en Nouvelle-Zélande à la fin des années 1980.

Mais socialement parlant, le bilan est désastreux, quant il ne frôle carrément pas la catastrophe humanitaire, comme le démontre Michel Chossudovsky, professeur d'économie politique à l'Université d'Ottawa et collaborateur du Monde diplomatique, dans *La Mondialisation de la pauvreté*, la traduction française de *The Globalisation of Poverty: Impact of IMF and World Bank Reforms*. L'ouvrage est déjà paru, ou en voie de l'être, en six langues.

Un nouvel ordre financier

Fruit d'une enquête effectuée dans plusieurs pays à compter de 1988, son ouvrage explique comment les institutions financières internationales, en particulier le FMI et la Banque mondiale, ont construit depuis le début des années 1980 un nouvel ordre financier planétaire qui appauvrit des populations, en forçant l'application de changements structurels, d'abord dans les pays endettés du tiers-monde et plus récemment en Europe de l'Est.

Selon Michel Chossudovsky, une nouvelle division triangulaire du pouvoir aurait même vu le jour, «dont l'assise est l'étroite collaboration entre le FMI, la Banque mondiale et l'OMC dans la surveillance des politiques économiques des pays en voie de développement».

En vertu de ce nouvel ordre né de la conclusion de l'Uruguay Round et de la création de l'OMC, le rapport des institutions de Bretton Woods aux gouvernements nationaux a été redéfini, soutient l'auteur.

Du coup, l'application des prescriptions du FMI et de la Banque mondiale ne dépend plus seulement des conventions de prêts conclues avec chaque pays.

«Plusieurs des clauses du PAS [programme d'ajustement structurel], par exemple, la libéralisation du commerce et du régime d'investissements étrangers, sont maintenant partie intégrante de la charte même de l'OMC», explique Michel Chossudovsky. Désormais, ces articles constituent le fondement en droit

international de la «surveillance» des pays et, par ricochet, de la mise en application des applications de prêt.»

Dans son analyse, l'auteur nous propose un survol de plusieurs régions du monde, telles que l'Europe de l'Est, l'Afrique, l'Amérique latine ou l'Asie du Sud-Est, à qui on a administré les remèdes du FMI et de la Banque mondiale.

Les conséquences? Par exemple, depuis la fin de la guerre froide, Michel Chossudovsky a constaté une «tiers-mondisation» de l'ex-Union soviétique.

Dollarisation

«Quoique conçu pour «stabiliser» l'économie, [le programme du FMI] avait abouti en 1992 à ce que les prix soient multipliés par 100 en vertu d'un «plan de lutte contre l'inflation», explique-t-il. Comme dans le tiers-monde, l'envol des prix fut largement provoqué par la «dollarisation» des échanges et par l'effondrement de la monnaie nationale.»

Michel Chossudovsky donne aussi l'exemple du Pérou, où le plan de stabilisation parrainé par le FMI et appliqué par le gouvernement élu d'Alberto Fujimori est, au plan social, selon lui, le plus sévère jamais mis en œuvre en Amérique latine depuis la crise de 1981-1982.

«Des programmes d'ajustement structurel ont pourtant été décidés, sous les auspices du FMI et de la Banque mondiale, dans plus de 100 pays en voie de développement; celui du Pérou les dépasse en brutalité, comme il le laisse derrière lui, en matière de «répression économique», les mesures qu'imposèrent pendant 20 ans les plus durs régimes militaires de la région.»

La mondialisation de la pauvreté dérange, voire choque. Le monde que nous décrit Michel Chossudovsky, chiffres et documents à l'appui, ne correspond guère à celui que nous croyons connaître.

Même si on a l'impression que l'auteur tourne parfois les coins en rond, il n'en demeure pas moins que le bilan social des «sauvetages» du FMI et de la Banque mondiale que met en lumière Michel Chossudovsky est désastreux (chômage, famine, épidémie, etc.).

Un livre troublant, mais incontournable, si on veut comprendre comment le nouvel ordre financier international accule des populations à la misère la plus extrême.

LA VIE LITTÉRAIRE

Flammarion a une antenne au Québec

Pendant que les éditeurs québécois mettent tout en œuvre pour que le séjour au prochain Salon du livre de Paris soit un retentissant succès, c'est la France qui vient à nous avec l'ouverture toute récente d'une antenne Flammarion avenue Laurier, à... Montréal.

Marie-Andrée Chouinard
Le Devoir

Flammarion aurait-il soupçonné ou souhaité une incursion de sa grande maison d'édition jusque de notre côté de l'Atlantique? Quatre générations plus tard et 122 ans après la fondation de Flammarion, c'est pourtant ce qu'a décidé Charles-Henri Flammarion, arrière-petit-fils du fondateur, en inaugurant Flammarion Québec il y a quelques semaines.

La maison, dirigée par l'éditrice Louise Loiseau, a déjà deux titres à son actif depuis le début de ses activités, en juin dernier, le premier écrit par Jacques Jacob, le second par l'historien Pierre Turgeon.

De passage à Montréal lors du récent Salon du livre de Montréal, Charles-Henri Flammarion serrait les mains de sa petite équipe québécoise, furetant à gauche et à droite dans le vaste kiosque, les deux nouveaux livres de la maison sous les yeux.

Avant d'en arriver à la fondation de Flammarion Québec, la route a été longue, et parsemée de réalisations signées Flammarion en sol québécois. Il y eut d'abord, peu après la guerre, la librairie Flammarion de la rue University. Vingt ans plus tard, en distribution cette fois, c'est la consécration de Socadis, l'un des plus importants distributeurs québécois.

Ce fut ensuite Flammarion limitée, avec le mandat premier de publier des best-sellers mondiaux destinés au marché québécois. «C'était dans la logique de passer à l'étape suivante, c'est-à-dire le projet de publier des auteurs québécois et canadiens, pour le marché ici d'abord, et puis pour la diffusion à l'étranger possiblement», expliquait Charles-Henri Flammarion à ce sujet la semaine dernière.

Sans avoir l'intention de publier en quantité industrielle, la maison compte élargir son marché aux seuls auteurs québécois francophones et s'intéresser au marché canadien-anglais, que l'on pourrait traduire. A ce sujet, des pourparlers sont déjà en cours pour une œuvre de la Canadienne Ann-Marie MacDonald (*Fall on Your Knees*).

À côté des quelques fictions qui vont composer le catalogue de la maison, on pense à publier, un peu comme la maison mère le fait et en quantité impressionnante, des guides pratiques «un peu adaptés à la réalité québécoise», ajoute M. Flammarion.

L'ouverture de la maison concorde avec le moment où le Salon du livre de Paris s'apprête à ouvrir sa porte aux auteurs et éditeurs québécois. Hasard ou coïncidence? «C'est un simple concours de circonstance! Ça faisait longtemps qu'on pensait à la fondation de la maison d'édition, qu'on tournait autour de la possibilité de le faire, et ça n'a rien à voir avec le Salon de Paris.»

Fraîcheur québécoise

À ce sujet, M. Flammarion explique que la littérature québécoise est intéressante pour la France en raison de la «fraîcheur» qu'elle apporte, «mais seule une petite partie de ce qui est produit ici intéresse la France».

«Il y a eu des moments où la littérature québécoise, que je compare beaucoup au phénomène du cinéma québécois, a fonctionné beaucoup en France, d'autres où elle n'a pas fonctionné du tout», explique M. Flammarion, dont la maison française a publié nombre d'auteurs de chez nous, tels Gabrielle Roy, Roger Lemelin, Marie-Claire Blais, Gilles Marcotte ou Louis Hamelin.

Ce qui pourrait intéresser les Français actuellement, «c'est le renouveau littéraire», «il y a ici une modernité, une force de vie, une ouverture vers l'Europe que les Français apprécient jusque dans la littérature. Ce n'est certainement pas avec l'image passiviste de la littérature québécoise que les choses vont se passer.»

Cette opinion concorde en tous points avec celle véhiculée par les organisateurs du Salon du livre de Paris, qui ont misé sur la «modernité» pour présenter notre littérature. En s'appuyant sur des figures très connues de notre passé littéraire, on souhaite pouvoir introduire de nouveaux visages. On apprendait récemment que le Salon de Paris consacrerait quatre salles à des auteurs québécois de renom: Anne Hébert, Hubert Aquin, Gabrielle Roy et Gaston Miron.

Mais ce renouveau, nuance M. Flammarion, n'a pas nécessairement besoin d'être étiqueté «québécois» pour susciter l'intérêt du lectorat français, reprenant ainsi un refrain que plusieurs fredonnent au sujet de l'attrait de nos «cousins» pour nos livres. «Les Français sont éberlués devant l'innovation, c'est un peu pour cela qu'ils aiment tant Robert Lepage par exemple [c'était sans compter la dernière critique de Lepage à Paris...]. Dans le domaine de la création, de la fiction, elle a toujours été assez ouverte et perçoit comme un enrichissement énorme tout apport, peu importe d'où il vient, qu'il soit africain ou québécois. Dans un passé récent, les lecteurs ont été très déçus d'une production maison très académique, artificielle, conventionnelle, et c'est en partie grâce à ces étrangers que la littérature française elle-même est en train de changer...»

Paul-Marie Lapointe honoré

Un honneur supplémentaire pour le poète Paul-Marie Lapointe, qui a reçu ces derniers jours à Dakar, au Sénégal, le prix Léopold Senghor, «pour la qualité exceptionnelle de l'ensemble de son œuvre», souligne son éditeur. Cette distinction était remise dans le cadre des Premières Journées de poésie, rassemblement de poètes international. Paul-Marie Lapointe, auteur notamment du *Vierge incendiée*, est né en 1929 au Lac-Saint-Jean, est passé par un parcours de journaliste avant de tâter de l'expérience poétique, qu'il a fait sien depuis plusieurs années.

Nouveau conseil à PUNEQ

Brasse-camarade au conseil d'administration de l'Union des écrivains du Québec ou c'est la poète et dramaturge Denise Boucher qui succède à Louis Gauthier à la tête du regroupement d'auteurs. C'est au cours de la dernière assemblée, le 21 novembre, que le changement de garde a été effectué et voté. La nouvelle composition du conseil place aussi Joël Des Rosiers à la vice-présidence, David Homel à titre de secrétaire-trésorier et, à titre d'administrateurs, François Charron, Louise Desjardins (représentante des régions), Stéphane Despatie et Danielle Roger. Denise Boucher a écrit de nombreux textes destinés à la radio, à la télévision ainsi qu'à la scène. On se rappelle entre autres le succès de sa pièce *Les fées ont soif*, en 1978. Poète, elle a prêté ses mots aux chanteurs Pauline Julien et Gerry Boulet.

LA COLLECTION PRÊT D'ŒUVRES D'ART DU MUSÉE DU QUÉBEC

Erratum

Veuillez noter qu'une erreur s'est glissée dans l'avis de concours de la collection Prêt d'œuvres d'art qui a paru dans ce journal le 14 novembre dernier. Nous aurions dû y lire «Les œuvres présentées doivent appartenir aux disciplines des arts visuels : arts décoratifs, arts graphiques (dessin et estampe), design, installation, peinture, photographie, sculpture et techniques mixtes.»

Nous rappelons aux créateurs qu'ils peuvent se procurer le formulaire d'inscription auprès des institutions suivantes : Musée du Québec, Maisons de la culture, bureaux des regroupements d'artistes, directions régionales du ministère de la Culture et des Communications.

La période d'inscription se termine le mardi 5 janvier 1999, à 17 h.
Renseignements : (418) 644-1810

MUSÉE DU QUÉBEC

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Exposition

Opéra équestre

Bruce ROBERTS

Jusqu'au 30 novembre

Tous les jours de 13h à 17h

au BELGO, STUDIO 330
372, rue St-Catherine O.
Té.: (514) 938-0731

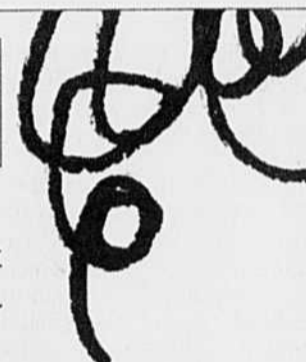
ŒUVRES RÉCENTES SCULPTURES ET DESSINS JUSQU'AU 12 DÉCEMBRE

HENRY SAXE

GALERIE KÔ-ZEN
532, AVENUE DULUTH EST
514 842-0342

LECTURE DE POÉSIE LE NOROÏT / OLIVIERI

Jacques Brault et E.D. Blodgett
Pierre Nepveu et Don Winkler



Mercredi le 2 décembre
20 heures

La soirée sera animée par
Paul Bélanger

RSVP 739.3639

5219 ch. de la Côte-des-Neiges
514.739.3639
fax: 739.3630
H3T 1Y1
métro Côte-des-Neiges

Olivieri
Librairie

TÉMOINS D'UNE TERRE VIVANTE

ÉVÈNEMENT MULTI-ARTS DU 22 OCTOBRE AU 6 DÉCEMBRE 1998

Maison des Arts de Laval, Salle Alfred-Pellan, 1395, boul. de la Concorde Ouest
Du mercredi au dimanche de 13 heures à 17 heures, le jeudi de 13 heures à 20 heures

Rencontres, lectures et échanges avec les écrivains
du no 50 de la revue *Brèves littéraires*

Le dimanche 29 novembre à 14 heures

Animateur: Laurent Berthiaume

Jean-Raymond Béchar
Claudine Bertrand
Gilbert Daoust
Chantal English

Danielle Fournier
Christiane Gagnon
Jean-Pierre Gaudreau
Jacques Gauthier

Janick Godard Ferland
Mélanie Lafonteyn
Isabelle Perrault
France Théorét



À CHACUNE DES RENCONTRES

Visites de l'exposition
en compagnie de
l'artiste-peintre et graveur
Monic Thouin-Perrault

La chorégraphe Diane Major
interprète un extrait
de sa chorégraphie
«Le Cirque des silences»

ENTRÉE LIBRE
Information: (450) 662-4442



Fleur de verges pour une terre vivante. Thouin-Perrault, 1998

Que ceux tentés

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

BENSON & HEDGES présente

Borduas et l'épopée automatiste

Que ceux tentés par l'aventure se joignent à nous

— Refus Global, août 1948

du 9 mai au 29 novembre 1998

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal • Renseignements: (514) 847-6226 • Passes-arts

BANQUE NATIONALE LE DEVOIR Pentacom

EXPOSITION

GIUSEPPE DI LEO

JUSQU'AU 5 DÉCEMBRE

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest

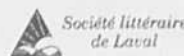
Montréal H3G 1K4

Tél.: 847-1112 Fax: 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

E-mail: wadgorce@total.net

Web: http://www.total.net/~wadgorce



LE DEVOIR

LES ARTS

ARTS VISUELS

Moments de petite grâce

Une exposition exigeante pour des photographies complexes

**DUANE MICHALS:
MOTS ET IMAGES**

Musée des beaux-arts de Montréal
Pavillon Jean-Noël Desmarais
1380, rue Sherbrooke Ouest
Jusqu'au 10 janvier 1999

BERNARD LAMARCHE

Parallèlement à la rétrospective de l'œuvre de Keith Haring, le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) présente une sélection imposante des œuvres du photographe américain Duane Michals (né en 1932). Pour ce faire, le MBAM a fait appel aux services de Marco Livingstone, qui avait collaboré avec le musée à quelques reprises, en 1994, pour l'exposition *Pop Art*, en 1995, lors de la rétrospective des œuvres d'un autre Duane, Hanson celui-là, et plus récemment afin de monter la rétrospective des œuvres de George Segal, en 1997. Entre autres réalisations, la prestigieuse route de Livingstone comprend l'organisation d'une rétrospective de l'œuvre photographique de Michals, ainsi que la rédaction d'un ouvrage de luxe, *The Essential Duane Michals*, repris cette année en traduction (*Duane Michals, Photographe de l'invisible*, Éditions de La Martinière). Donc, le spécialiste de la monographie est également spécialiste de la production de Michals, ce qui devrait, normalement, donner une exposition d'un calibre relevé.

Tout d'abord, il ne s'agit pas d'une rétrospective. L'exposition porte une attention toute particulière aux images de Michals, qui sont accompagnées de cette typique écriture cursive qui transporte la signature de l'artiste. Exit donc les œuvres où Michals enduit l'image photographique des couleurs de la gouache, exit aussi les portraits percutants que le photographe a pu réaliser, de même que les projets de commande (l'artiste n'a pas le dédain de la photographie commerciale, ayant collaboré au magazine *Life* et à l'album *Synchronicity*, du groupe rock The Police).

Une des caractéristiques formelles premières de l'œuvre de Michals, est l'ajout à l'image de dires habiles, parfois graves, toujours plus ou moins habiles, et toujours aussi d'une tendresse et d'une sensibilité toutes intimes. Ainsi, les écritures viennent troubler le mutisme imagé de la photographie, et brouille la tranquille assurance de ce qui est montré. Dans ses textes, Michals déroute le plus souvent les évidences de ce qui est montré, pour attirer l'attention sur ce que l'on réserve habituellement aux secrets du domaine de l'inconnu, de l'indicible.

Ainsi, en plus d'une sélection d'œuvres qui replace le contexte de la production de Michals, trois séries en entier sont accrochées aux cimaises du musée: *Salut, Walt Whitman* (1996), *Questions sans réponse* (1994) et *Tête en bas, à l'envers et à reculons* (1993), des premières versions de cette dernière ayant été présentés à Montréal dans le cadre du Mois de la photo à Montréal, édition 1989, à la galerie John A. Schweitzer (la série fait également, comme d'autres, le sujet d'un livre).

Dès la fin des années 60 (il commençait en amateur à produire des photogra-

phies en 1958), Michals s'est affairé à ajouter, comme autant de légendes, des bribes de textes qui pallient l'insuffisante capacité de la photographie à rendre des réalités étrangères, selon l'artiste, à la stricte matérialité du monde. Ses sujets concernent la pensée, l'esprit, la mortalité, le désir, les relations humaines, la politique (ouvertement, à l'occasion) et débordent avec amusement du côté du spiritisme et des mystères de la vie. On a pu dire de Michals qu'il attaquait la pureté du médium photographique par le recours au texte. Ses œuvres renoncent à l'image unique et alignent plusieurs photographies en filant des liens indémaillables entre elles, pour construire une séquence narrative parfois onirique, parfois magique, ou qui ailleurs tient compte de tensions impalpables reliées au sentiment amoureux. Michals est reconnu pour s'être méfié des pouvoirs surnois de la photographie pure, qu'il juge inapte à rendre les réalités dont la gravité ou l'absurdité dépassent pour lui le cadre de la composition.

A ce titre, les clichés de Michals ne sont jamais des instantanés. Avec son humour savoureux, typique, Michals se dit trop indécis pour capter le «moment décisif» à la Cartier-Bresson. Cas exemplaire du caractère crucial du texte, cette image presque doxique d'un couple: lui, derrière, plein de sollicitude, elle, à l'avant-plan, livrée à l'angoisse, et ces lignes: «Il pensait qu'elle était gentille et belle et innocente. Et en fait elle était gentille et belle, mais elle avait été innocente trop longtemps. Son innocence poussait en elle, dure comme une pierre, et un jour elle serait écrasée sous le poids de cette pierre.» Et cette autre, *Cette photo le prouve* (1974), un couple enlacé, assis sur un lit, assortie d'une légende, démonstration que ce qui est à voir n'est précisément pas ce qui est montré: «Cette photographie est ma preuve que cet après-midi a vraiment existé, où les choses allaient encore bien entre nous, et elle m'a étreint et nous étions si heureux. Cela est arrivé. Elle m'aimait. Regardez, voyez par vous-même!».

La nature du désir

En 1986, Michals publiait l'ouvrage *The Nature of Desire*, où, selon les dires de Livingstone, il déclarait le plus ouvertement son homosexualité. Aussi, Michals traite d'érotisme gai. Mais plutôt que de tomber dans la trivialité exploitée avec brio par d'autres que lui, il offre un imaginaire où la sexualité et l'amour gais donnent lieu à des moments d'une rare et intense tendresse. Ainsi, l'image malsaine de l'homosexualité véhiculée par les pires préjugés se trouve retournée, alors que du coup les relations entre hommes dépassent largement le contexte d'un désir homosexuel.

Ici, par contre, malgré le reflet de ces sentiments édifians, impossible de ne pas tiquer sur le paradoxe d'un homme (Michals), se disant «victime de l'idéal grec», ou sa «vive conscience de ses imperfections physiques», répondant par la recondiction d'idéaux physiques eucules. En effet, les corps des modèles du photographe frisent souvent la perfection plastique. On a beau vouloir dépasser cette quête de la chair et de l'idéal de beauté par des images où les

liens émotifs ressortent, reste que ces images ne proposent pas de modèles physiques alternatifs. Non plus que certaines scènes, pour toutes celles empreintes d'une tendresse devant lesquelles seules les âmes insensibles peuvent rester froides, ne font pas l'économie d'une passion un peu fleur bleue (comme l'image de cet adonis en extase auprès d'un étalon!), et d'autres d'un bucolique douteux.

De la littérature

Le parcours de Michals est semé de la production d'albums d'images. Le recours au texte se prête aisément au support livresque. Vu la quantité appréciable d'images dans les salles de l'exposition (plus de 130 photos), bien qu'on ait pas traduit tous les textes la déambulation dans les salles vous paraîtra peut-être fastidieuse. Prévoyez-y le temps, si vous voulez goûter à sa pleine mesure l'écriture de l'artiste. On aurait pu facilement réduire le nombre de pièces, sans édulcorer le propos. Mais en même temps, va-t-on reprocher à des œuvres d'exiger de nous un peu de temps? Aucune production ne se

consomme à la sauvette, encore moins celle de Michals. Reprochet-on à un livre, me disait récemment un ami, le temps qu'il nous tire pour sa lecture? Pourquoi en serait-il autrement pour les arts visuels (la vidéo, par exemple, disait cet ami).

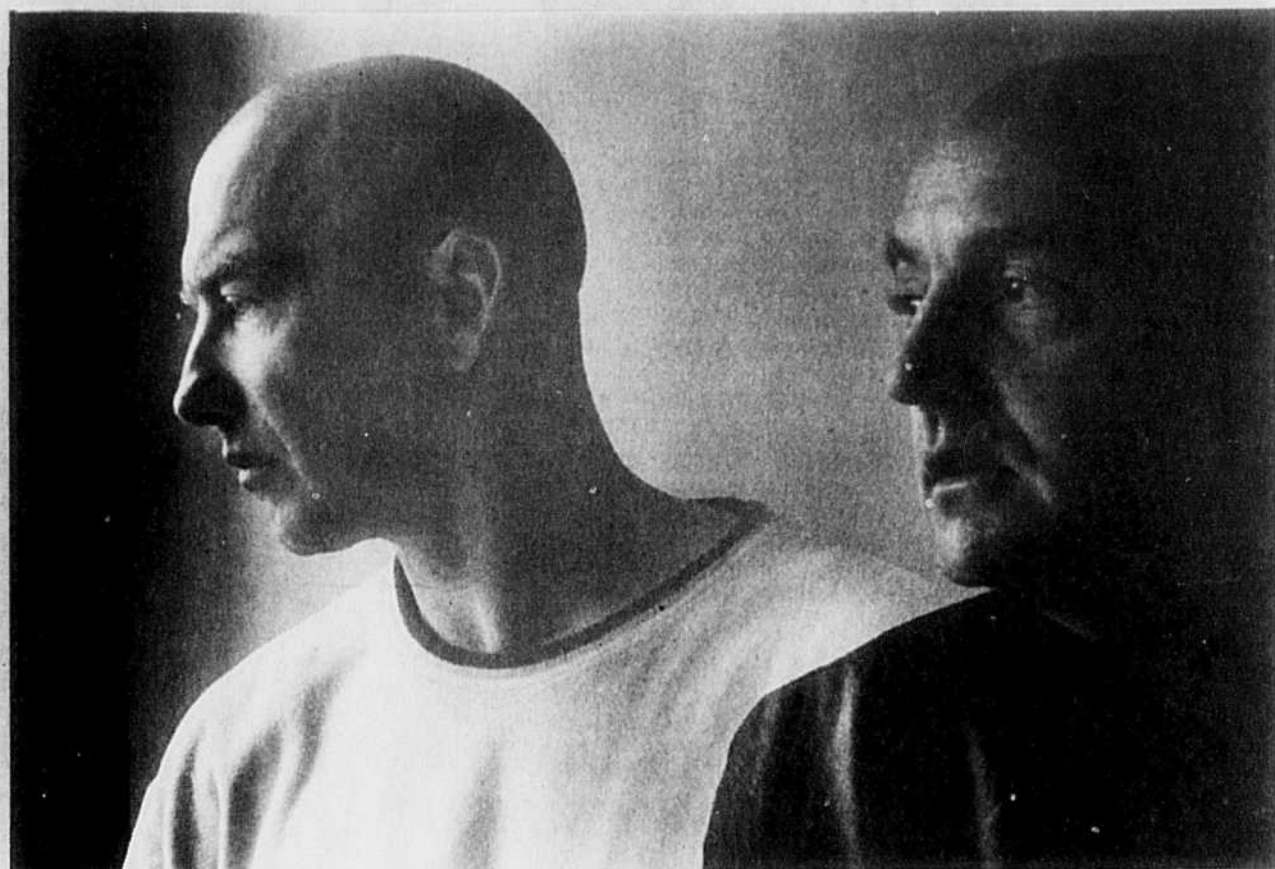
Pour vous familiariser plus longuement avec la production de Michals, deux outils très bien faits s'imposent. Il y a bien sûr le déjà cité *Duane Michals, Photographe de l'invisible*, de Livingstone, aux Éditions de La Martinière. L'ouvrage touche à toutes les séries de Michals depuis le début, et les aborde succinctement par des notices le plus souvent d'une justesse appréciable. Tous les aspects de sa production sont traités, et tous les textes de Michals reproduits dans l'ouvrage sont traduits correctement.

Plus près de nous, *Parachute* a pro-

duit, en collaboration avec le MBAM, un premier numéro Hors-série, portant sur l'œuvre de Michals. Bilingue, abondamment illustré, le numéro contient un entretien de Livingstone avec Michals, qui dévoile la teneur du personnage et expose sa conception de la photographie. En outre, la publication contient un court essai de Vincent LaVoie, qui brosse un aperçu très clair des

mécanismes de l'image chez Michals. *Fantômes, fantasmes et autres manifestations de l'invisible* puise dans la production des années 60 et 70 du photographe américain, pour expliquer certains des «trucages» qu'il préconise et les «scissions» que causent ces derniers, de même que le texte dans sa relation avec l'image. Un texte éclairant, un outil indispensable et accessible.

Self portrait with my guardian angel



My guardian angel's name is Pete. He was born in 1892 and died in 1931. Pete had been a merchant seaman all his life, and he drowned in the North sea in a terrible storm. During his lifetime he never became what he might have been. Pete guides me and watches over me.

Autoportrait en compagnie de mon ange gardien, Duane Michals, 1971

JEAN MCEWEN

Poèmes barbares

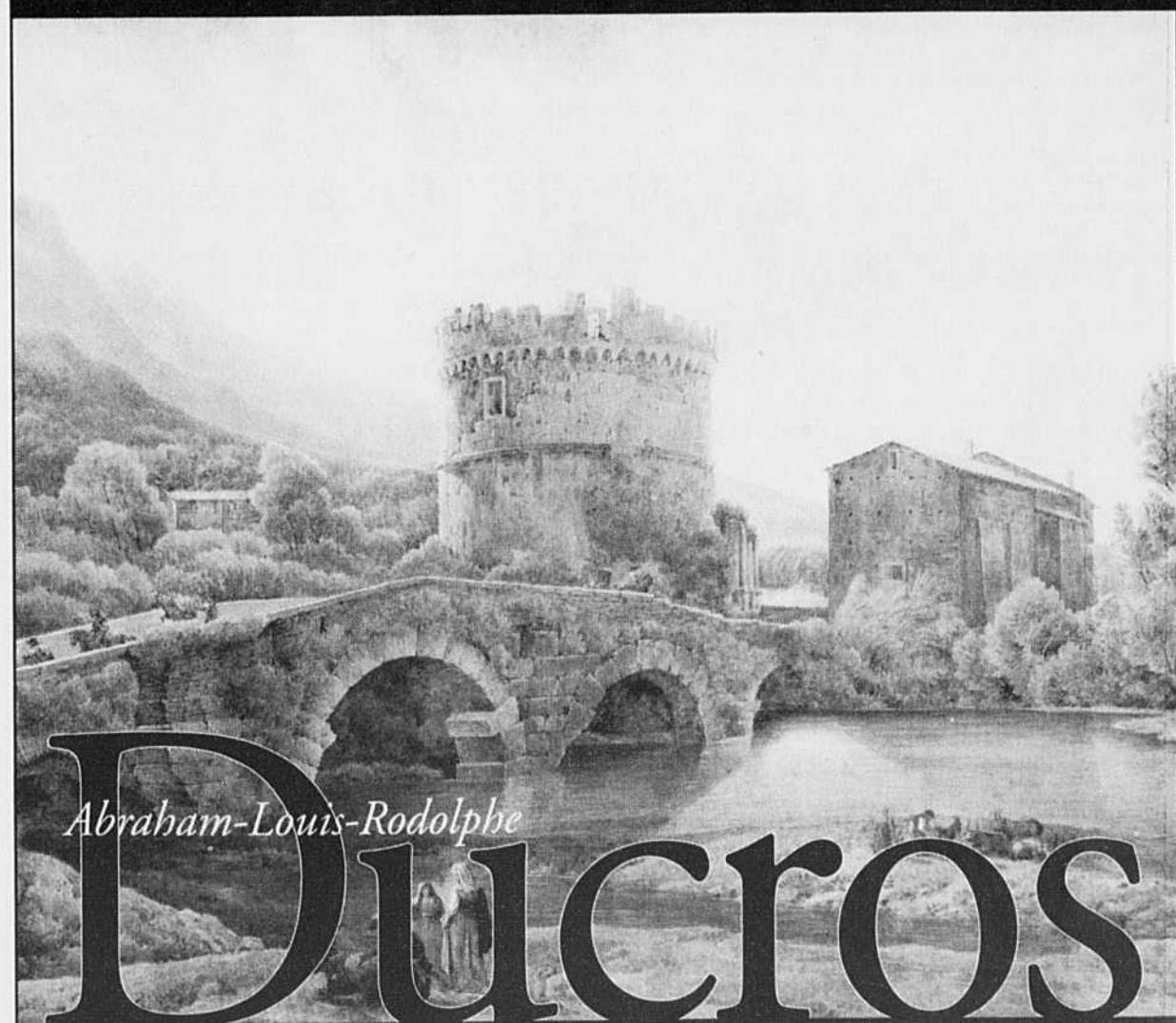
Peintures et aquarelles 1997-1998

Jusqu'au 30 janvier 1999

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 - Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Un peintre suisse en Italie



Abraham-Louis Rodolphe

Ducros

Du 8 octobre 1998 au 3 janvier 1999

Voyez les plus beaux paysages de Rome, Naples, Sicile et Malte tels qu'ils ont été représentés par un virtuose de l'aquarelle, l'artiste suisse Abraham-Louis-Rodolphe Ducros (1748-1810).

Catologue de l'exposition en vente à la Librairie-Boutique du Musée.

MUSÉE DU QUÉBEC

Abraham-Louis-Rodolphe Ducros, *Vue du Pont Lucan et du tombeau de la famille Plautia* (détail), vers 1789. Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne.

Cette exposition est organisée en collaboration avec le Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne. Elle bénéficie du soutien de PRO HELVETIA Fondation suisse pour la culture / Arts Council of Switzerland.

Parc des Champs-de-Bataille
Québec G1R 5H3
(418) 643-2150
<http://www.mdq.org>

Heures d'ouverture:
Du mardi au dimanche de
11 h à 17 h 45;
le mercredi jusqu'à 20 h 45;
fermé le lundi.

Droits d'entrée
(taxes incluses):
Adultes: 5,75 \$
Aînés (65 ans et plus):
4,75 \$
Étudiants: 2,75 \$
Moins de 16 ans: gratuit.

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Galerie d'Arts Contemporains

IMPORTANT EXPOSITION

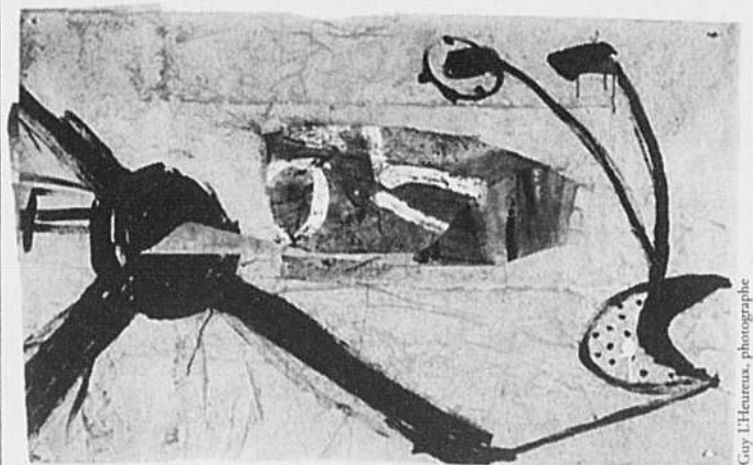
Jean-Paul
RIOPELLE

Huiles, acryliques, gravures et lithographies

Pré-vernissage les samedi 28 et dimanche 29 novembre
Jusqu'au 23 décembre 1998

2165, rue Crescent, Montréal H3G 2C1
Tél. : 844-6711

Ouvert du lundi au samedi de 10 h à 18 h



Naturel

Peinture de

Michel BEAUCAGE

Jusqu'au 13 décembre 1998

mardi au jeudi de 13 h à 19 h et vendredi à dimanche de 13 h à 17 h

Maison de la culture Côte-des-Neiges, 5290, chemin de la Côte-des-Neiges (métro Côte-des-Neiges)

Entrée libre

Renseignements:
872-6889



Ville de Montréal

<http://www.ville.montreal.qc.ca/maisons>

Eric Daudelin

LES
ESPACES
DU
SILENCE

du 7 novembre au 5 décembre 1998



OBSERVATOIRE 4

372, rue Sainte-Catherine Ouest, Espace 426
Montréal, Québec H3B 1A2 - (514) 866-5320

du mercredi au samedi, de 11h30 à 17h30

Dans le cadre de l'exposition
Résonances

**ART
AFRICAIN**
sculptures et bijoux

Jusqu'au
6 décembre

GALERIE SOLEIL
207, Laurier O., Mtl
272-4100

Du mardi au samedi de 10h à 18h,
le dimanche de 12h à 16h

site web : pages.infinit.net/tellem

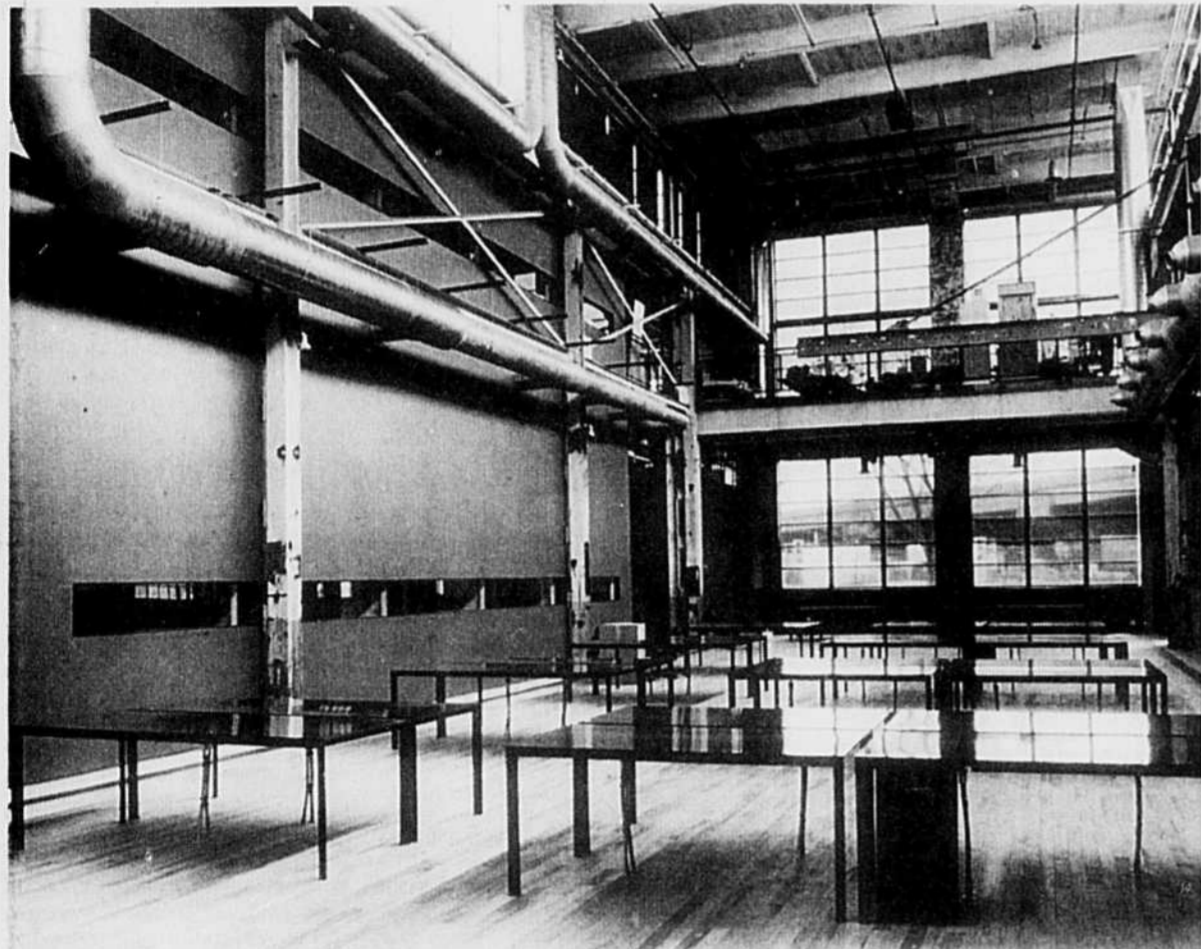
Funambules et jongleurs, projecteurs et portes coupe-feu se sont mis de la partie pour animer une soirée somme toute un peu coincée — c'est le propre des soirées de remise de prix, non? —, mais tout de même orchestrée avec beaucoup de doigté et un sens de l'humour à toute épreuve.

JACQUES MARTIN

Ils étaient donc nombreux à s'être présentés, le 19 novembre dernier, dans le petit hall d'entrée de la faculté d'aménagement de l'Université de Montréal, pour accueillir la vingtième édition des prix de l'Ordre des architectes du Québec. On se souviendra que l'OAQ avait décidé d'annuler la remise des prix en 1997, à la suite de changements importants au sein même de l'organisation. On s'était donc promis de mieux se préparer cette année, de revoir les objectifs du concours et de faire de la vingtième édition un moment

FORUM

CHANGEMENTS D'ATTITUDE



Édifice Zone

qu'on ne serait pas près d'oublier. La jeunesse des lauréats, le changement d'attitude envers l'architecture non traditionnelle et le grand nombre de projets en provenance des régions nous font dire que les organisateurs ont, cette fois, tenu promesse. Le petit hall d'entrée, les mezzanines et la salle d'exposition, où sont présentés les portfolios de tous les projets proposés au jury, étaient remplis à pleine capacité. De quoi en réjouir plus d'un.

Le jury, nommé par l'Ordre des architectes, a remis avec fierté les prix et mentions aux architectes et à leurs clients. Cette année, sur un total de 93 projets inscrits et réalisés au cours des trois dernières années ayant présenté leur candidature, seulement 18 ont été récompensés. Peut-être est-ce le fait de l'absence de prix en 1997, mais la manne de projets de qualité présentés cette année aura rendu la tâche particulièrement ardue au jury. Parallèlement, près du tiers des projets présentés cette année s'inscrivaient dans la catégorie institutionnelle. «La tâche fut extrêmement difficile pour les membres du jury, mais les projets primés sont vraiment très bons. Peut-être ne devrions-nous répéter l'événement qu'à tous les deux ans», fait remarquer Odile Hénault, ex-présidente de l'OAQ et organisatrice du concours.

Grand Prix d'excellence

On s'y attendait, puisque le travail remarquable effectué par ces jeunes architectes avait déjà fait la une des médias à plusieurs reprises depuis déjà quelques mois, le Grand Prix d'excellence revient cette année à l'édifice Zone, situé dans le Faubourg des Récollets du Vieux-Montréal pour le compte de la compagnie Discreet Logic et réalisé par les architectes de l'Atelier In Situ: Annie Lebel et Stéphane Pratte, ainsi que la stagiaire Geneviève L'Heureux.

La reconversion de cet ancien bâtiment de l'industrie maritime et l'intégration fort réussie de ses éléments nouveaux sont marqués principalement par l'utilisation abondante de l'acier et du béton bruts: reconversion de l'entrée principale, rajout et réfection des mezzanines, installation de nombreuses fenêtres à carreaux en acier, tables de travail en acier, conservation des nom-

breux puits de lumière existants, etc. Et le tout dans une simplicité des volumes, des lignes et des surfaces remarquable. De grands planchers de bois franc recouvrent la plupart des aires de travail. Ils contiennent des caniveaux recouverts permettant de relier incognito les 90 km de filage — électrique, téléphonique et data — vers les nombreuses aires de travail.

Mais ce qui en fait un projet vraiment exceptionnel, c'est la méthode inusitée utilisée par les architectes et qui est maintenant devenue leur marque de commerce: durant toute la durée des travaux, l'Atelier In Situ s'est installé au grand complet *in situ*, sur le chantier. Comme ils le soulignent: «La relation quotidienne avec le site alimente la façon de penser le projet, permet d'entrevoir des perspectives inattendues. L'expérience spatiale quotidienne du lieu remplace la maquette comme outil d'étude et de conception.»

Prix Marcel-Parizeau

Un petit projet qui a le grand mérite de nous questionner sur la façon d'habiter l'urbain, avec des moyens restreints et dans un quartier populaire. Le tout nouveau prix Marcel-Parizeau, remis dorénavant à tout type de projet réalisé avec un budget restreint à moins de 150 000 \$, revient au jeune couple d'architectes Lucas Yacouvakis et Marie-Claude Hamelin de l'Atelier YH2. Il s'agit des Maisons closes, un ensemble de deux petites maisons sur trois niveaux, résultat de la transformation de deux duplex de type ouvrier de la rue Coloniale, à Montréal. Un jardin commun a été aménagé à l'arrière, créant ainsi une petite cour intérieure. «On a voulu conserver et mettre en valeur les éléments forts de l'existant: les murs porteurs en briques, la porte cochère donnant sur la rue et sur la cour, et surtout l'arbre au centre du jardin», commente Loukas Yacouvakis. «Quand on est promoteur de ses projets, comme nous, on n'achète pas qu'un bâtiment, on achète avant tout des situations contenues potentiellement dans le lieu», ajoute-t-il. Ce projet s'est également vu remettre le prix d'excellence en architecture résidentielle de type unifamilial.



Centre d'interprétation minier de Chibougamau

REMISE DES GRANDS

Prix d'architecture de l'OAQ

Les prix d'excellence par catégories

- Architecture institutionnelle: ex æquo pour le Centre sportif de la Petite-Bourgogne (Saia et Barbarese architectes) et la Cinéma-thèque québécoise (Saucier+Perotte architectes).
- Architecture industrielle: l'usine de traitement des eaux usées de la Ville de Beauport (Gauthier, Guité, Roy, architectes).
- Architecture commerciale: Studio, siège social international du Cirque du Soleil (Dan S. Hanganu, architectes).

- Architecture résidentielle de type unifamilial: Les Maisons closes (Atelier YH2, Loukas Yacouvakis et Marie-Claude Hamelin, architectes).
- Architecture résidentielle de type ensemble d'habitations: Les projets Europa (les architectes Boutros et Pratte).
- Design urbain: colline parlementaire — Réaménagement du boulevard René-Lévesque à Québec (les architectes et designers urbains Gauthier, Guité, Daoust et Lestage inc.).
- Conservation et reconversion: ex æquo pour Zone (Atelier In Situ, Annie Lebel, Stéphane Pratte et Geneviève L'Heureux, architectes) et le bâtiment de désinfection et l'atelier de menuiserie à Grosse-Ile (Michel Dallaire et associés, architectes).

Les mentions par catégories

- Quatre mentions ont été accordées en architecture institutionnelle, dont une mention spéciale du jury au Centre d'intérêt minier de Chibougamau (Jacques Plante, architecte et Marc Julien, architecte). Dans ce projet tout à fait particulier, on s'est servi des galeries de la mine, qui deviennent littéralement les murs de l'édifice, un édifice réalisé somme toute à une autre époque par l'homme, à même le roc.
- Egalement dans la catégorie institutionnelle, on retrouve le pavillon M.H. Wong de l'université McGill (Jodoin, Lamarre, Pratte et Marosi, Troy, architectes), le campus Rouyn-Noranda de l'UQAT (Bart, Carrier, Gauthier, Fortier et associés, architectes) et l'école secondaire Waratinak pour le conseil Atikamek de Wemotaci (conçu et réalisé par Côté, Chabot, Morel, architectes).

- Architecture commerciale: agrandissement du centre administratif de Bombardier — Groupe matériel de transport (les architectes Provencher, Roy et associés).
- Architecture résidentielle de type unifamilial: Résidence Mercille (Saucier+Perotte, architectes).
- Design urbain: ex æquo pour la station-service Péro-Canada L'Acadie (Boutros et Pratte, architectes) et le Bourg Saint-Édouard (Richard Goulet, architecte et André Roy, architecte).
- Conservation ou reconversion: la chapelle de la maison mère des Sœurs grises de Montréal (Desnoyers, Mercure et associés, architectes).

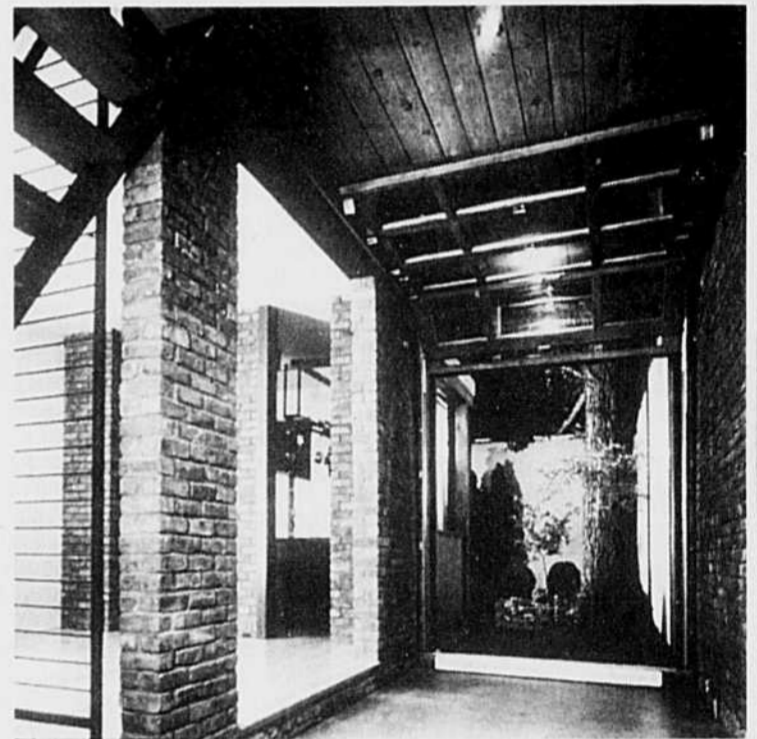


PHOTO: JOHANNE BIFFI

Les maisons closes

La médaille du mérite 1998

La médaille du mérite est allée cette année à l'architecte Pierre Boyer-Mercier, de la firme d'architectes Mercier, Boyer-Mercier, pour souligner la qualité de son œuvre et sa grande implication dans la reconnaissance de la profession. Lauréat de plusieurs concours d'architecture, dont un prix d'excellence de l'Ordre des architectes du Québec en 1993, Pierre Boyer-Mercier est également professeur à l'Université de Montréal et fondateur-éditeur de la revue d'architecture ARQ depuis 1981.

REGARDS OBLIQUES

Vous êtes invités à venir examiner tous les portfolios des projets présentés dans le cadre du concours de l'OAQ au Centre d'exposition de la faculté d'aménagement, côte Sainte-Catherine à Montréal, les mardi, mercredi, jeudi et dimanche, de 12h à 18h, jusqu'au 3 décembre inclusivement.

Le Centre de design de l'UQAM présente pour sa part deux petites expositions absolument délectables jusqu'au 13 décembre. Des maquettes et dessins de projets réalisés par l'architecte Peter Cardew de Colombie-Britannique, ainsi que *La Grande Et@gere (objets trouvés)*, un collage de photos et de documents visuels et sonores en provenance de bureaux de jeunes architectes d'un peu partout dans le monde.

Enfin, le CCA nous présente *Embarquement pour Katsura*, qui regroupe les œuvres photographiques de Irene F. Withmore réalisées à Kyoto, au Japon. Du 9 décembre au 21 mars 1999.

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0981
E-mail: idm@idm.qc.ca
Site web: http://www.idm.qc.ca

Sortie du numéro 8 du magazine professionnel de design intérieurs

Fondée en 1996, *intérieurs* est la seule revue francophone en Amérique du Nord exclusivement consacrée au design. Magazine d'information et de réseautage, *intérieurs* se veut le reflet des tendances actuelles et futures du design d'intérieur et un outil de référence pour les professionnels et les entreprises du Québec qui œuvrent dans le monde de l'aménagement des intérieurs, tant au niveau résidentiel et de bureau que commercial ou institutionnel. Articles de fond sur des aspects du métier, entrevues

avec des professionnels, reportages sur l'actualité du design d'ici et d'ailleurs composent le contenu de ce magazine, riche en couleurs et en informations. Au sommaire du prochain numéro, nous trouverons entre autres le texte d'une table ronde consacrée au marché institutionnel (universités et Cégeps) et une analyse du meuble de bureau actuel. L'IDM est fier de saluer le lancement du numéro 8 d'*intérieurs* et encourage toute l'équipe à poursuivre son excellent travail de promotion du design.

Rappel: Forum «Profession Designer»

Organisé par l'IDM, ce forum régional portera sur l'intégration des diplômés en design au marché du travail et les principales difficultés qu'ils rencontrent lors de leur entrée en milieu de travail. Il se déroulera le 10 décembre prochain, au Marché Bonsecours, de 8 h à 17 h 30. Pour participer à ce forum, téléphonez sans tarder au 866-2436 (poste 25).

Galerie

IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie IDM:
Tous les jours, du lundi au dimanche, de 10 h à 17 h